

Service de Documentation
Musée de la France d'Outre-Mer



ASE 2442 (Va)
JP



Notes Japonaises

*LE PAYS DES FRAIS ÉPIS DE LA
LUXURIANTE PLAINE DES ROSEAUX*

par
JEAN BOUCHOT
et
HENRI CUCHEROUSET



CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE



ÉDITIONS
DE
L'ÉVEIL ÉCONOMIQUE DE L'INDOCHINE

HANOI
M. CM. XXV

JP

PI
22



126
14

ASA
2442
[16]

P' 22



ASE 2442 (Va)

NOTES JAPONAISES

LE PAYS DES FRAIS ÉPIS

DE LA

LUXURIANTE PLAINE DES ROSEAUX

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

129



Notes Japonaises

*LE PAYS DES FRAIS ÉPIS DE LA
LUXURIANTE PLAINE DES ROSEAUX*

PAR

JEAN BOUCHOT

ET

HENRI CUCHEROUSSET

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section

ASE 2442 (Va)
BIBLIOTHÈQUE



ÉDITIONS
DE
"L'ÉVEIL ÉCONOMIQUE"
HANOI
—
MCMXXV

DU MÊME AUTEUR :

LE SIAM. — <i>Un vol. in-4° illustré 1922</i>	1 \$ 00
LES IRRIGATIONS AU TONKIN. — <i>Un vol. illustré, traduit en langue annamite par M. Trân-van-Quang, 1923.</i>	Epuisé.
LE TONKIN D'AUJOURD'HUI. — <i>Collection « Les Lectures Tonkinoises » publiée sous les auspices de M. le Résident Supérieur Monguillot. Un vol. illustré, traduit en langue annamite par M. Trân-van-Quang, 1924.</i>	1 \$ 20
LA COCHINCHINE A LA FOIRE DE HANOI. — <i>Un vol. illustré 1924.</i>	Epuisé.
PLAN DE HANOI EN 1890. — <i>Reédition du plan en 6 couleurs, édité en 1890 par M. Leclanger.</i>	1 \$ 00
QUELQUES INFORMATIONS SUR L'INDOCHINE. — <i>Une brochure in-8° avec cartes, en français et en anglais, 1925.</i> ..	Epuisée.
— <i>Deuxième édition, revue et considérablement augmentée, en préparation</i>	0 \$ 50
QUELQUES INFORMATIONS SUR LE SIAM. — <i>Un vol. illustré avec cartes.</i>	1 \$ 20
LE CHEMIN DE FER DE TAN-AP A THAKHEK ET LE DÉBLOQUEMENT DU LAOS. — <i>Une brochure illustrée avec 13 cartes</i>	1 \$ 20
LE JAPON D'AUJOURD'HUI, par MM. J. Bouchot et H. Cucherousset, <i>un vol. illustré avec cartes</i>	1 \$ 20



Cliché de l'Ecole Française d'Extrême Orient.

Statue du bodhisattva Maitreya, en bois sculpté
(à Hôryûji, près de Nara).

132

CHAPITRE PREMIER

L'ARCHIPEL JAPONAIS

LE Japon se trouve posé dans l'Océan Pacifique comme une ligne d'avant-postes qu'aurait détachée la côte orientale du continent asiatique. Cette ligne, partant du Kamtchatka au Nord, s'allonge sur plus de 4.500 kilomètres jusqu'aux environs du parallèle de Hongkong au Sud. Elle occupe dans les antipodes une région qui correspond à celle qui se trouve comprise en Europe entre Breslau et le Cap Blanc, au Sud du Tropique du Cancer, sur la Côte occidentale de l'Afrique. Mais en dépit de proportions si majestueuses, l'Empire du Japon ne dispose à la vérité que d'un territoire habitable extrêmement restreint parce qu'il est campé sur une série d'îles successives, qui ne comportent en somme que cinq surfaces continentales, à peine six cents îlots secondaires, mais plusieurs milliers d'îlettes impraticables, rochers, écueils ou brisants, qui se montrent et disparaissent sous le coup de quelque convulsion souterraine et modifient l'aspect de la carte (1). La superficie du Japon est de 450.757 km. carrés, soit environ 49.000 km. carrés de moins que la France.

Les cinq grandes îles qui constituent le « continent » japonais sont, en partant du Nord, *Yezo* ou *Hokkaido* ; au centre *Hondo* ou *Honshyu* (2) ; au Sud *Shikoku* et *Kiushiu* ; enfin *Taiwan* plus connue sous le vocable portugais de

(1) Cf. à ce sujet : LÉON DE ROSNY : *La civilisation japonaise*. — Paris, Leroux, 1883, p. 37. (Biblioth. de Saïgon p. 358).

(2) Note de l'éditeur. La romanisation généralement adoptée au Japon pour la langue japonaise et qu'a adoptée l'auteur donne à la lettre **u** sa valeur latine et aux lettres **w**, **sh** et **ch** leur valeur anglaise, les autres consonnes comme en latin.

On doit donc prononcer **u** = **ou** ; **w** = infigurable en français, l'aboiement d'un chien, comme dans *ouate*. Ex : *Taiwan* = Taille *wouane*.

sh = **ch** Ex = *Kiushiu* = *Kiouchiou*.

ch = **teh** Ex = *Chishima* = *Tchichima*.

Formose. Parmi les archipels secondaires nous nommerons les *Kouriles* (*Chisima*) entre le Kamtchatka et *Yezo*, celui de *Riu-Kiu* entre *Kyushyu* et *Formose*, qui sont les plus importants. Enfin il faut noter que le Japon possède encore la partie méridionale de l'île de *Karafuto* (*Sakhaline*) et qu'il s'est annexé la *Corée* (*Shosen*), qui représente une superficie de 245.000 km. carrés.

Le sol de ces îles est composé avant tout de terres éruptives. Les archipels nippons semblent bien être constitués par l'émergence des pics d'un système orographique sous-marin dont les volcans occupent la partie majeure. Un coup d'œil sur une carte permet de constater que la forme même de l'Empire est étroitement solidaire du mouvement général de ses chaînes de montagnes et que la ligne de faite en est placée, pour l'ordinaire des cas, au centre de ses îles.

Le climat de l'archipel japonais est beaucoup plus froid que celui de l'Europe occidentale.

La portion méridionale de l'île de *Yezo*, qui se trouve à la latitude de Barcelone, voit pendant l'hiver le thermomètre descendre à 15° centigrades au-dessous du zéro. La côte occidentale du Japon a d'ailleurs beaucoup plus à souffrir du froid que la côte orientale, d'abord parce qu'elle n'a rien pour la protéger du vent des déserts de l'Asie, ensuite parce que la côte Est bénéficie des effluves tièdes du *Kuro Siwo*, le Gulf Stream du Pacifique qui, parti des Philippines, gagne *Formose* et de là baigne tout le littoral japonais jusqu'au Nord. Par contre, les étés sont très chauds dans l'île de *Hondo*. Si l'hiver est rigoureux, l'été ne lui cède guère en sévérité; cependant les nuits sont fraîches et reposantes. Vers le 5^e mois des orages, analogues en violence aux orages des tropiques, amènent des pluies diluviennes; providence du pays, dit le poète, elles apportent avec elles la fertilité.

L'orographie du Japon est extrêmement simple: on y voit deux versants inégalement privilégiés, l'un donnant à l'Est, l'autre à l'Ouest. Le pays n'a point de plaines à l'exception de celle de *Tokyo* et d'une autre aux environs d'*Osaka*. Les fleuves, par conséquent, ont peu d'étendue, mais sont d'un caractère torrentueux, sauvage, et réservent dans la montagne des sites pittoresques égaux en majesté à ceux que l'on peut voir, en Norvège par exemple, entre *Oslo* et *Bergen*.

Je n'irai pas énumérer ici les sites pittoresques qui fond du Japon une terre divine, soit les paysages délicieux de la Mer Intérieure, qui va depuis *Shimonoseki* jusqu'à *Kobe* et *Osaka*, soit la nature majestueuse du pays de *Fouji* et l'ensemble des lacs splendides nichés entre deux cimes, comme le lac d'*Hakone* et le lac *Biwa*, ni les pèlerinages de *Nikko* ou de *Nara*, ni les féeriques beautés de la ligne du *Tokkaido*, ou les stations estivales comme celle de *Miyanoshta*: «le poète y perdrait ses droits et l'artiste d'Occident manque de couleur et d'expérience pour en tracer l'exacte et merveilleuse figure». Nous allons tâcher d'examiner maintenant ce que le sol du Japon réserve à ses habitants.

CHAPITRE II

LES RESSOURCES IMMENSES DU YAMATO

LA légende a bien souvent desservi le Japon, et l'une des plus étonnantes est celle qui se colporte que ce pays n'a pas de richesses naturelles et que sa flore et sa faune sont d'une rare stérilité. Le XX^e siècle ne devrait plus se satisfaire de ces erreurs grossières.

Les richesses du Japon, quoiqu'on ait pu prétendre, sont immenses ; on ne les a niées, ou négligées, ou ignorées, que parce qu'on se suffit de répéter, sans les vérifier, les assertions d'auteurs, souvent du XVII^e et du XVIII^e siècles, qui avaient jugé des choses un peu hâtivement. Des savants sont passés aujourd'hui, qui ont laissé de leurs études des comptes rendus parfaitement décisifs et depuis cinquante années presque on n'a plus le droit d'ignorer les trésors que recèle cette terre. Les Japonais, qu'on le note bien, n'ont jamais prétendu qu'ils étaient moins bien partagés que les autres nations : ils ont dit plutôt qu'ils n'avaient pas assez pour suffire à la demande sans cesse croissante, et croissant dans des proportions vraiment inattendues, de l'industrie nationale. Et nos savants sont venus pour confirmer cette proposition. Les Français Savatier et Franchet, les Hollandais Miquel, Suringar et Geerts, d'autres encore ont dignement contribué à l'avancement de nos connaissances dans l'histoire naturelle du Japon, de telle sorte que nous pouvons dire que la flore et la faune du Japon sont en ce moment déjà mieux connues que celles de plusieurs contrées de l'Europe. » (Geerts : *Les produits de la nature japonaise*, 1878).

Les produits du sous-sol nippon ont été étudiés, selon les meilleures méthodes scientifiques, par un professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'École de Médecine de Nagasaki, M. A. J. C. Geerts, qui a donné le résultat de ses recherches dans un livre remarquable, qu'il publiait en français de 1878 à 1883 sous le titre : *Les produits de la nature japonaise et chinoise*. Les années ont passé : elles ont modifié bien des choses, mais ce livre est resté d'une importance constante et ses statistiques, notes et analyses, l'examen critique qui fait l'intérêt de toutes ces pages, ont laissé à cet

ouvrage une valeur d'actualité incontestable. C'est à lui, autant qu'à l'excellent *Résumé statistique de l'Empire du Japon* (Tokyo, 13^e année de Taïsho, 1924), que publie annuellement le Cabinet impérial, que nous avons emprunté les éléments du présent chapitre.

Nous commencerons par les produits du sous-sol et, bien que la chose puisse paraître étonnante, c'est par les eaux thermales et minérales que nous débiterons. « Peu de pays sont si richement dotés que le Japon sous le rapport des eaux minérales » dit Geerts, et effectivement on ne connaît pas



Kyoto. Une geisha à son miroir.

moins de trois cents sources d'eau chaude, d'une température qui oscille entre 40° et 80° centigrade. La nature volcanique du pays explique le nombre de ces thermes, sulfureux, minéraux et alcalins. L'île de Yeso en possède un bon nombre, puis les provinces de l'Hokkaido. Des analyses faites par des savants européens montrent toutes les qualités de ces eaux : l'eau d'Arima, en Gokinai « ressemble, quant à sa qualité, à la source d'Orange à Kreuznach, mais elle contient une plus grande quantité de sels et presque huit fois plus de fer que celle-ci » écrit M. Dwars, directeur du Laboratoire de Chimie à Osaka ; la source de Komono, en Ise, est « saline, alcaline et gazeuse, observe l'Allemand Martin, mais est remarquable par l'absence totale de sulfates qu'on y relève » ; les trois cents sources ont été examinées au point de vue quantitatif et qualitatif

et toutes les analyses ont donné des résultats identiques (1). Les sources sulfureuses de Yoshina, en Idzu, et de Katsu-ura, en Kisiu, sont comparables à celles d'Aix les Bains, de Bagnères de Luchon, de Barèges et d'Enghien, en France.

Au point de vue minéral le *Soufre* se trouve en quantité considérable au Japon et notamment à Shinano, où se recueille le meilleur produit de l'Empire,

(1) Cf. à ce sujet : GEERTS, loc. cit. T. 1^{er}, 1878, p. 100 — 150.

puis à Dewa en Akita et à Fukushima, en Mutsu, et je n'indique ces trois gîtes que comme les principales sources de ce métalloïde en Yamato ; il faudrait en énumérer près d'une centaine d'autres, également importantes quoique de qualité secondaire. Le soufre est obtenu généralement par fusion, plus rarement par sublimation et les quantités obtenues sont telles qu'en 1924 encore le Japon n'eut pas à importer de soufre étranger, en dépit de sa consommation, qui va toujours croissant.

Les charbons sont également abondants et de qualité fort intéressante. L'*anthracite*, qui se nomme en nippon *Ho-no-naki-sumi*, « le charbon qui ne fait pas de flammes » se trouve en de multiples endroits, mais c'est dans l'île d'Amakasa que se voient les réserves les plus considérables, avec un gisement de vingt-six kilomètres carrés. Un très bon gisement existe aussi à Miyé, en Isé, où les couches semblent encore plus profondes qu'à Amakasa.

La houille tient également une place de grande valeur dans le système minier du Yamato. Si en 1877 on évaluait sa production annuelle à 400.000 tonnes, on la voyait passer en 1919 à 31.371.093 tonnes (28.948.820 en 1924). Le Dr. Lyman estimait en 1877 le total des gisements carbonifères de la seule île de Yéso à 13.000 km² ; ce qui représentait la somme fantastique de soixante-cinq milliards de tonnes en puissance. (Geerts, *loc. cit.* T. 1^{er}, p. 216). On peut trouver des précisions dans les *Yeso Reports* que publiait alors, sous la direction de savants européens, le Gouvernement Japonais (Tokici Kaita Kushi). Le bassin houiller de l'île méridionale de Kiu Shiu représente une superficie totale de 1.786 km², dont le gisement de Chikuzen à lui tout seul occupe 780 km². Dans l'île principale de Hondo, le gisement le plus riche se trouve près de Fukushima, à 150 km. au N. E. de Tokyo : le savant anglais Munroe a estimé, après une prospection serrée, sa superficie à 1.820 km² ; il faut noter toutefois que ce charbon n'est pas de qualité supérieure. Les analyses faites par M. Munroe indiquent 13 gisements excellents pour 9 qui sont seulement passables. Il faudrait, pour être complet, citer les gisements de Karafuto (Sakhaline) et ceux de Taiwan (Formose) et un grand nombre d'autres encore, qui se trouvent disséminés à travers le Japon et ne sont pas négligeables.

Ouvrons ici une parenthèse pour faire observer que le charbon de bois est une des ressources les plus intéressantes du pays. « L'art de brûler le bois a atteint en Yamato une rare perfection » et les provinces de Setsu, de Ki Siu d'Izumi, de Shinano et d'Hiuga sont célèbres pour la bonne qualité de leur charbon de bois.

Le *potassium*, le *sodium* et le *calcium* constituent aussi une richesse du pays. La pierre à chaux se trouve dans plus de deux cents carrières extrêmement vastes : il y en a beaucoup et d'excellente qualité, aux dires des spécialistes (Geerts, *loc. cit.* T. 11, p. 339) dans la province de Yamashiro, dans celles de Musashi, de Mino, d'Inaba, d'Iyo, d'Awa, de Mimasaka. Le

Japon possède également des marbres qui, selon Gagliardi « ne seraient pas inférieurs aux marbres statuaire de l'Italie et beaucoup supérieurs à ceux de Vermont, aux Etats-Unis ». Il fournit aussi des pierres lithographiques du plus beau grain.

Le *kaolin* ou terre à porcelaine est également très commun : le Japon en possède beaucoup plus que la Chine et l'on en compte quatre-vingts gisements chez lui, pour neuf seulement sur la Terre du Milieu. L'argile plastique, la terre à briques, sont aussi au nombre de ses éléments les plus riches.

Vient le *fer*. C'est pour avoir suivi de près la classification des ouvrages de science que ce métal si important se trouve presque à la dernière place, ce qui ne veut point dire qu'il manque en Yamato, bien au contraire. *Fer magnétique* qui se trouve « en masses compactes, fort pesantes, couleur d'acier et forme au Japon des dépôts très considérables dans les terrains primitifs » d'un grand nombre de provinces ; il a de grandes ressemblances avec le fer magnétique de Taberg (Suède) ; *fer magnétique titanifère* « dont la grande pureté et l'absence radicale de soufre ont permis aux Japonais de faire depuis des siècles un excellent acier » ; (ce fer ressemble exactement à son homologue de Nouvelle Zélande, exporté depuis un demi-siècle en Angleterre pour y fournir l'acier le plus pur) ; fer hydraté argileux, fer hydraté massif, fer hydraté pisiforme, et tant d'autres qualités de ce métal, se trouvent au Japon en au moins quinze provinces où ils constituent des gisements extrêmement riches. La place n'est pas ici de parler des industries auxquelles le fer donne lieu au Japon, mais nous noterons cependant sans plus tarder que les procédés d'extraction, encore primitifs il y a quarante années, se sont améliorés au point que l'industrie nipponne du fer est aujourd'hui au rang des plus évoluées de l'Europe occidentale. Les mines du Japon fournissaient en 1923, 221.448 tonnes de gueuses fer, 495.433 t. d'acier et 226.067 t. de minerais de fer sulfureux.

Le *zinc*, l'*étain*, en quantité insuffisante pour répondre à la demande du pays sont régulièrement importés de l'étranger. On avait acheté à l'étranger respectivement 600.000 kgs de l'un et 150.000 kgs de l'autre en 1883 ; en 1921 ces quantités se sont élevées à près de deux cent mille tonnes pour le premier et de huit cent mille pour le second. Le plomb est assez répandu dans l'archipel où il est connu depuis l'antiquité, mais la production annuelle, qui était en 1883 de 270.000 kgs, après avoir atteint 15.807.185 kgs en 1917 est retombée en 1923 à 2.699.722 kgs, chute qui pourrait permettre d'imaginer un prochain épuisement des mines. Le *cuivre* par contre existe en stocks que l'on peut dire formidables : on le connaît dans toutes les provinces du Japon et sous toutes ses formes ; sa production annuelle, qui était de 3.500.000 kgs en 1880, a atteint 108.028.244 kgs en 1917 (59.345.713 kgs en 1923) ; le nombre des mines en exploitation s'élève à plusieurs centaines. Les gisements de cuivre des provinces d'Izumo, d'Ugo, d'Iyo, d'Ize comptent parmi les plus constamment prospères.

Enfin les métaux précieux, *or*, *argent*, *platine* tiennent une place très honorable parmi les produits du sous-sol nippon. Un simple tableau, extrait du *Résumé statistique* de 1924 nous édifiera à ce sujet. L'unité est le gramme.

MÉTAUX	1917	1918	1919	1920	1921	1922
Or. . . .	7.078.020	7.693.695	7.270.166	7.719.000	7.374.668	7.526.816
Argent. .	3.956	1.575	4.830	8.014	7.196	4.65
Platine. .	221.221.688	205.288.943	160.583.109	152.164.485	130.254.136	122.152.374

Pour être complet, il faudrait citer encore *l'antimoine* (en 1918 : 390.599 kgs), le *mercure* (5920 kgs. en 1921), le *chrome* (3.757.204 kgs en 1922), le *manganèse* (22.876.774 kgs en 1919), le *tungstène* (157.440 kgs en 1920), *l'arsenic* (2.295.311 kgs en 1922), le *pétrole* (3.245.407 hectolitres en 1922), etc, etc. Les limites de cette étude ne permettent pas de s'étendre davantage.

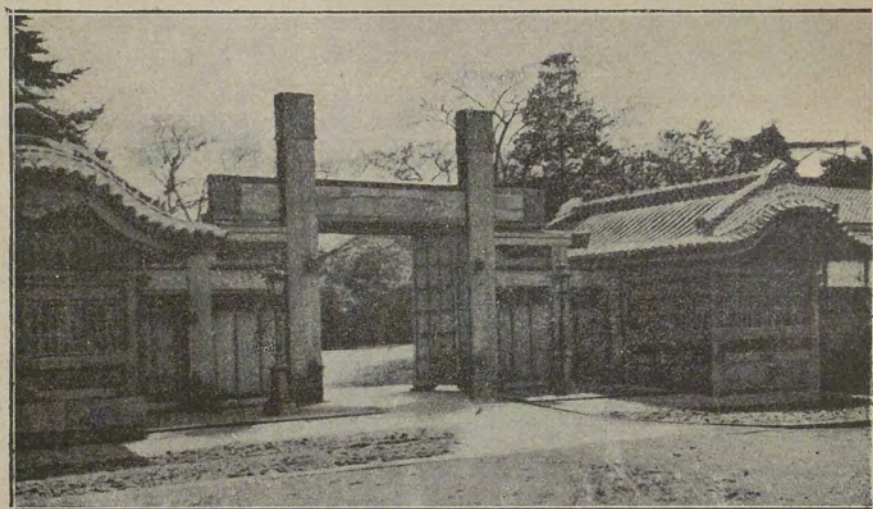
On voit donc assez clairement par ce résumé succinct que si l'on a pu dire que le Japon manquait de matières premières, il faut se garder de prendre cette assertion au pied de la lettre. S'il est exact qu'il soit trop souvent arrêté dans le mouvement ascendant de son évolution, c'est simplement que le développement extraordinaire de son industrie, conséquence d'une surpopulation



Nara. — Cerfs et biches dans le parc.

croissante — 153, 26 habitants au km. carré en 1922, — engloutissait la production nationale plus vite que cette production ne pouvait venir à la lumière. Est-ce un mal? Le lieu n'est point d'en dissenter ici; qu'il nous suffise de constater un fait: le Japon est aussi bien muni que nombre d'autres pays sous le rapport des trésors du sous-sol.

La flore et la faune du Yamato ont fait également l'objet de bien des études savantes. Je renvoie, pour tous les détails curieux qu'on peut y trouver, à la traduction française de l'ouvrage japonais *Kuwa-wi* (choix de plantes) publiée en 1873 par le Dr Savatier sous le titre *Botanique japonaise*: cet ouvrage est toujours parfait par les détails qu'il comporte. Pour la faune c'est encore à un ouvrage nippon *Wa-Kan-san-sai-dzu-ye* qu'un sinologue hollandais, M. Serrurier, a traduit en français, qu'il faut recourir: on y trouve une parfaite description des quadrupèdes et des oiseaux, dont plus de six cent cinquante espèces sont passées en revue. (L. SERRURIER. Encyclopédie japonaise. Chapitre des quadrupèdes, avec la première partie de celui des oiseaux. Traduction française sur le texte original, avec fac-simile — Leyde E. J. Brill. 1875, un vol. d'atlas 42 pl. et 1 vol. de texte).



Entrée d'un temple.

En dehors des animaux que nous connaissons en Occident, on ne trouve pour ainsi dire pas d'individus qui méritent d'être décrits spécialement. Les animaux domestiques, en petit nombre, sont ceux que nous connaissons: bœufs, vaches, buffles, porcs, chèvres, chevaux, presque pas d'ânes, mais aucun mulet, aucun mouton. Les bêtes sauvages, en quantité assez abondante, nous sont également familières: chiens, chats, blaireaux, loutres, renards, ours, singes, quelques loups, des serpents tels que couleuvres, vipères, orvets.



Mais le Japon peut tirer un profit énorme de ses pêcheries, qui fournissent une majeure partie de la nourriture nationale. Les anguilles et notamment l'*aï*, la truite : *yamame*, la dorade : *taï*, le saumon, *masu*, le thon, la sardine, le hareng, le maquereau, la morue, le chien de mer, les langoustes et les homards, les coquillages : moules, huitres, palourdes, etc. approvisionnent non seulement les marchés du Japon mais encore jusqu'à ceux de Pékin.

La flore enfin, bénéficiant d'un climat qu'attédie le grand courant pacifique, le Kuro-Siwo, présente des espèces généralement peu communes à ces latitudes. En dehors des cultures ordinaires : orge, seigle, froment, pois, millet, sarrazin, patates, pommes de terre, colza, on trouve encore le riz, le mûrier, que l'on cultive par champs d'une incroyable étendue, le thé, le tabac. La rizière, qui occupait en 1912 une superficie de 2.978.334 hectares, atteignait, en 1922, 3.114.783 hectares ; le mûrier progressait dans les mêmes proportions, le thé se tenait sur ses positions ; le tabac passait de 27.528 hectares en 1912 à 37.287 hectares en 1922.

La forêt comporte des cryptomarias, des pins, des thuyas, des sapins, des châtaigniers, des chênes, des noyers, des cèdres, dont l'abatage produisait 43.383.134 yens en 1912 et 175.269.299 yens en 1922 ; et l'on ne comprend dans ce chiffre ni le bois de chauffage, ni le bois de bambou.

Pour terminer, voici la nomenclature de cette flore merveilleuse, qui émeut si légitimement la belle sentimentalité japonaise : les érables aux feuilles d'or rouge, les cerisiers dont la fleur est devenue l'emblème du Japon : *Sakura*, — ces cerisiers dont la floraison est une sorte de fête nationale pour les habitants de la *Terre des Dieux* — et les peupliers, et les saules, et les tilleuls qui embaument la campagne japonaise. La flore de France sur la Côte d'Azur.



CHAPITRE III

LES RACES DU JAPON

Les différentes races dont la fusion a produit la population actuelle du Japon semblent avoir été assez bien identifiées aujourd'hui grâce aux travaux érudits de certains Européens et à la sagacité de savants Japonais, qui ont fait sur ce sujet des études fort attachantes. On sait notamment qu'en dépit de quelques vestiges des âges préhistoriques qui se relevèrent au Japon, le pays « fut peuplé longtemps après l'Europe, l'Asie centrale et l'archipel malais » et que « les ancêtres des futurs Japonais envahirent Hondo par le Sud-Ouest, qu'ils s'avancèrent lentement jusqu'au Nord-Est, en chassant devant eux les Ainos, qui chassaient eux-mêmes les derniers représentants des races primitives dans les Kouriles et le Kamtchatka » (1)

Les *Ainos* subsistent encore : c'est un peuple qui va s'éteignant chaque jour davantage et peu favorisé sous le rapport de la culture et de l'esprit ; certains anthropologistes voient en eux les descendants d'Européens établis dans l'Asie centrale avant les Mongols ; d'autres les tiennent pour proches parents des plus anciennes races de l'Asie : ils végètent aujourd'hui à Yeso, à Karafuto (Sakhaline) et aussi dans les Kouriles ; c'est une race qui est désormais perdue.

Les familles qui envahirent tout d'abord le Japon établirent des colonies dans le Sud-Ouest de Hondo : elles venaient de l'Asie centrale, appartenaient à un rameau de peuples que l'on nomme communément ouralo-altaïques et qui comprenait les Mongols, les Mandchoux, et les Turcs Ottomans. Ces races, par certains caractères spécifiques de leur langue, appartiennent évidemment à la même lignée, à celle des peuples finnois-ougriens, samoyèdes, turcs, mongols, tOUNGouses, japonais et coréens.

(1) MIS DE LA MAZELIÈRE : *Le Japon. Histoire et Civilisation*. T. 1^{er}, Le Japon ancien p. 30.

Puis ce furent les Malais qui, venant du Sud, des Philippines et de l'Archipel de la Sonde par Formose et les îles Riu Kiu, s'établirent à Kiushiu, à Shikoku et aussi dans l'île de Hondo. Beaucoup de types caractéristiques de l'âme malaise et des marques spécifiques de cette race se retrouvent encore aujourd'hui dans les Japonais : fierté d'humeur, politesse, courage et tempérament militaire. « Il n'est pas de plus hardis marins, comme il n'était pas jadis de plus dangereux pirates ».

« Enfin, et c'est un élément qui ne devait pas manquer d'avoir sur l'histoire nipponne une influence indiscutable : les Chinois et les Coréens firent de nombreuses incursions dans l'archipel. Ils s'y établirent parfois, ils y firent souche et c'est ainsi que certaines annales peuvent nous rapporter qu'au début du VII^e siècle un grand nombre de nobles de la Cour, de fonctionnaires, d'artisans et de commerçants étaient d'origine chinoise ». De ce côté cependant il ne faut pas s'attendre à ce que ce que l'on appelle un peu hâtivement la *race* chinoise ait eu le privilège de doter les Japonais de qualités marquantes : il faut considérer qu'elle fut un simple véhicule, qu'elle passa au Japon ce qu'elle avait reçu de l'Inde, du Tibet ou d'ailleurs.

De cet ensemble en apparence si disparate les Japonais conservent certains traits caractéristiques qui ont permis de les définir assez heureusement ainsi : « On peut ramener toutes les variétés d'origine à quelques grands types. Le premier présente les principaux caractères mongoliques : corps court, peau jaune, brachycéphalie accusée, face large avec pommettes proéminentes, bouche grande et fendue en ligne droite, narines ouvertes, yeux légèrement obliques. Un second type est surtout malais : membres trapus, brachycéphalie, tendance au prognathisme, lèvres fortes, teint presque noir avec des joues qui ne rougissent jamais. Il existe un troisième type où l'atavisme aïno est évident ; teint plus clair, mésocéphalie, barbe abondante ; ce type rappelle curieusement celui de certains paysans russes. Enfin voici ce fameux type de la race noble, que les peintres ont encore exagéré et que



Cliché de l'E. F. E. O.

Une geisha à Kyoto.

« certains anthropologistes ont cru pouvoir rapprocher des Américains, certains autres des Européens, qui auraient occupé l'Asie centrale à une période « préhistorique ».

Si l'on tient compte de ce fait d'expérience que la race malaise eut son heure de haute civilisation, comme on peut le saisir à Java par exemple ; que les peuples finnois-ougriens tiennent actuellement encore une place de premier rang dans le concours des nations européennes, — et les Finnois nous le montrent, à eux seuls, péremptoirement —, si l'on admet, ainsi que le prétendent certaines gens, qu'il faille trouver en Chine les faits matériels qui établissent l'existence d'une civilisation honorable, on peut admettre également que les éléments fondamentaux de la race japonaise sont venus de la meilleure matière.

« Le courage, les sentiments chevaleresques, le dévouement au chef et au compagnon d'armes, le goût d'une organisation féodale » sont des qualités qui se trouvent également chez les peuples ouralo-altaïques et chez les Japonais. L'âme de marin, le caractère réservé, l'amour de la vengeance, la nervosité, les accès de violence, l'ardeur impétueuse suivie de périodes d'apathie physique et morale, voilà autant de traits communs entre les Malais et les Nippons. Mais ce qui est admirable et ce qui fait la force véritable du peuple japonais, c'est que tous ces divers éléments se sont fondus au cours des âges et qu'il n'existe plus, au contraire de ce que nous savons de la Chine par exemple, qu'un peuple japonais, une âme japonaise, un sentiment des responsabilités communes, qui fait naître le patriotisme.



Aïnos de Yezo. Derniers représentants de la race aborigène du Japon.

CHAPITRE IV

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DU JAPON

UN coup d'œil sur l'histoire japonaise nous permet de considérer quatre étapes dans l'évolution de ce peuple et nous pouvons discerner alors la persévérance avec laquelle cette race s'est employée à devenir ce que nous la voyons aujourd'hui.

De la première étape, presque uniquement légendaire, qui va de l'an 600 au début de l'ère chrétienne, rien n'est retenu expressément par le savant que le détail susceptible d'éclairer l'avenir. On tient pour acquis, dans les sphères officielles, que l'empereur Jimmu Tenno fut le fondateur de la dynastie et qu'il descendait de la déesse du Soleil, Amatarasu. On se souvient aussi, et les chroniques assez récentes nous rapportent ses hauts faits, de la reine Jingo Kogo, de Kiu Shiu, qui conduisit une expédition en Corée vers le III^e siècle et mourut en 240 de notre ère.

Deux mouvements, l'un d'unification et de centralisation, l'autre d'expansion marquent le début du second stade (I^{er}-XV^e siècle) qu'illuminera l'introduction de la civilisation continentale par les moines bouddhistes, qui installent leur religion comme religion d'Etat au VII^e siècle. C'est l'époque de *Nara*, celle où, devant l'effondrement des tentatives de centralisation, le Mikado devient un monarque confiné dans son palais et remis à la vigilance des maires du palais Fudjiwara. Puis c'est encore *la période de Heian*, où Kyoto devint capitale de l'Empire (IX^e au XII^e siècle), ère de raffinement, de délicatesse et de corruption où les lettres et les arts connurent un éclat sans pareil.

La seconde étape nous fait assister à l'évolution de la féodalité : les provinces se détachent de la capitale, les liens d'une chevalerie rigide s'établissent entre les chefs de clans, *daimyo* et *samurai*, seigneurs et suzerains. Des rivalités diviseront pendant des siècles ces états minuscules mais c'est de cette féodalité que les hommes d'armes japonais vont tenir l'esprit de subordination absolue au chef, l'énergie, le désintéressement, le courage le plus héroïque, toutes les qualités que réclame la morale militaire d'alors, le *Bushido*, la voie du guerrier.

Pour tenir en tutelle toute cette cohorte de chefs militaires, les maires du Palais eurent l'idée de les placer sous la vigilance de deux grands chefs et ils réalisèrent cette combinaison au mieux de leurs intérêts en nommant à ces postes deux membres de la famille impériale, qu'ils désiraient éloigner. Ils firent mieux ; ils les opposèrent l'un à l'autre ; l'étendard blanc des Minamoto mena une lutte sévère contre les Taira au pavillon rouge. Vainqueurs à Dannoura (XII^e siècle), les Minamoto reçoivent le titre de *shogun*, général en chef.

A Kyoto, le Mikado vit dans une quasi réclusion tandis qu'à *Kamakura* les Minamoto, qui ont acquis progressivement les pouvoirs les plus étendus, tiennent une cour véritable. Le gouvernement qu'ils exercent se nomme *Gouvernement de la Tente, Ba ku fu*. Ce sont eux qui repoussent une attaque de Koubilaï Khan, mais ce sont également eux qui furent impuissants à mettre de l'ordre dans les guerres incroyables que les seigneurs se livraient entre eux. Le shogun n'hésite point à substituer au Mikado légitime un empereur à lui ; la cour du sud erre misérablement à la recherche d'un gîte tandis que la cour du nord s'est installée à Kyoto.

Le shogun, qui pense pouvoir tirer une force nouvelle de cet empereur qu'il a créé, songe à ruiner la féodalité, qui fut pourtant sa raison d'être : période d'anarchie s'il en fut jamais ! Et cependant, pendant que les hommes d'armes étaient aux prises, un renouveau d'art, de littérature, de dilettantisme se révèle : « les Ashikaga, ces Médecis du Japon, protègent et les lettres et les arts ».

Et voici que s'ouvre la troisième étape : une transformation radicale se produit dans tout le pays ; la féodalité tremble sur ses bases ; les serfs s'affranchissent, « les communes obtiennent des chartes ». L'arrivée des gens de l'Occident, porteurs de tout ce qu'ils avaient découvert ou inventé, change la face de bien des choses : St François Xavier amène le christianisme, les Hollandais importent des armes à feu ; d'autres, Coréens, veut-on dire, en apportant la boussole, qu'ils tenaient des Chinois, et les Chinois des Occidentaux, permettent aux Japonais la navigation au long cours.

C'est alors que parurent sur l'écran de l'histoire nipponne trois hommes, trois grands chefs, qui ont mis un terme à l'anarchie et qui ont doté le pays d'institutions fort appréciables : *Nobunaga*, daimyo d'Owari, qui protège les étrangers et les chrétiens contre les seigneurs et les bonzes (1534-1582), *Hideyoshi*, qui dote le Japon d'une armée régulière pourvue d'une artillerie moderne (1536-1598) ; enfin *Tokugawa Iyeyasu* (1542-1616), qui interdit aux nobles les occupations de la politique, et lutte contre les missionnaires qu'il tient pour les espions des gouvernements étrangers. La famille des Tokugawa tient alors le pouvoir pour deux siècles environ et ce n'est qu'à la révolution de 1868 qu'ils remettent le pouvoir au Mikado Mutsuhito.

Il est bon de remarquer ceci, que l'on sait trop peu « que jusqu'au XVII^e siècle, les Japonais ont accueilli volontiers la civilisation chinoise, puis la civilisation européenne : c'est l'expérience des étrangers qui les a amenés à fermer leurs îles » (Brinkley).

Et c'est encore à cette époque qu'il est donné d'assister à un revirement curieux dans la condition sociale des classes japonaises : on dirait qu'un souffle de socialisme passe sur l'archipel, que la démocratisation va transformer cette terre, hier encore féodale. Les classes moyennes s'adonnent à ces occupations qui étaient, il n'y a qu'un temps, le privilège des puissants de la terre. On lit, on fréquente les théâtres, on se plaît à contempler les œuvres de l'art, à quelle condition que l'on appartienne : époque comparable en cela à celle qui, chez nous, prépare et suit la révolution de 1789.

Parallèlement les Tokugawa semblent sentir que leur temps est échu. Plus le peuple s'instruit et s'affine et plus il se rend compte de son infériorité dans



Cliché de l'École Française d'Extrême Orient.

Kyōto. — La partie Sud Ouest du château impérial d'été de Niyō
(Niyō no shiro) — bâti en 1601, restauré en 1885.

les domaines de toute sorte : ce peuple veut demander à l'étranger les secrets de sa puissance ; plus il suit avec passion la vie du pays et plus il souhaite la restauration du Mikado de droit divin

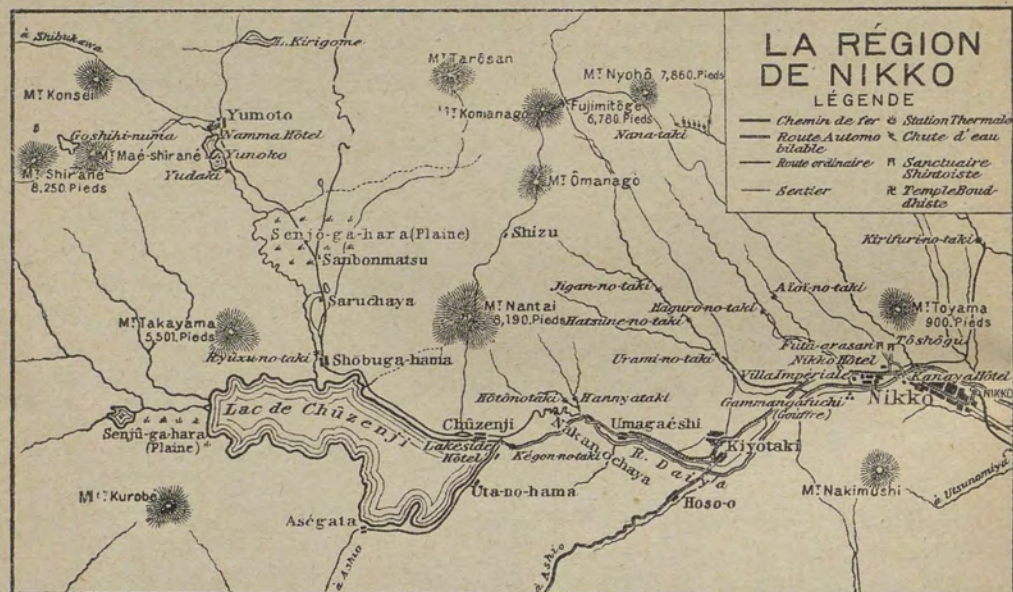
Et nous sommes arrivés à la quatrième étape, celle qui dure encore aujourd'hui.

En 1867 le Mikado Mutsuhito reçoit les pouvoirs du shogun, qui abdique ; l'empereur s'installe à Tokyo, et ouvre l'ère de *Meidji*, celle du *gouvernement éclairé*.

Révolution totale : la féodalité est abolie, les nobles abandonnent leurs privilèges, une constitution est étudiée et promulguée, un Parlement est instau-

ré; dans les campagnes les paysans sont affranchis et peuvent posséder des terres. Le bouddhisme perd ses droits de religion d'état au profit du shintoïsme, qui devient le culte national: l'empereur avait décidé de détruire les coutumes contraires à la civilisation et d'emprunter au monde entier les réformes indispensables. C'est ce qu'il fit.

Et depuis cette époque on sait la voie triomphale sur laquelle s'est avancé, sans hâte apparente, mais avec une vertigineuse précipitation, ce peuple qui vient d'être admis, par toutes les nations du monde, au rang de grande puissance.



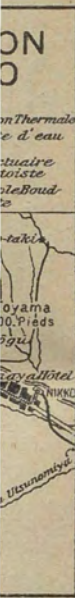
CHAPITRE V

LES SUITES DE LA RÉVOLUTION L'AFFRANCHISSEMENT DU JAPON

QUAND la révolution de 1868 eut rendu au Mikado la toute puissance, l'Empire du Soleil Levant se trouvait vis-à-vis des étrangers dans une condition analogue à celle de la Chine d'aujourd'hui. Des traités, conclus par le commodore Perry et, à sa suite, sur le modèle qu'il avait donné, par la Hollande, l'Angleterre, la France et la Russie, (1858) imposaient au Japon les lois de l'exterritorialité. Des concessions sont affectées aux Européens dans les cinq ports ouverts ; les droits de douanes à l'importation sont limités à cinq pour cent *ad valorem*. Le consul est l'autorité suprême de la concession : c'est lui qui rend la justice ; dans les procès entre Européens le consul du défendeur est seul compétent ; dans les procès entre Japonais et Européens, c'est encore le consul européen qui possède seul la compétence. Un crime est-il commis par un blanc ? C'est le consul de la nation à laquelle il appartient qui le juge conformément à la jurisprudence de son pays. Des troupes étrangères, constituées en corps d'occupation, campent dans les concessions ; des postes européennes sont chargées de recevoir et de distribuer les courriers.

Dès 1872, le prince Iwakura se rend aux Etats-Unis pour demander l'abolition de cette loi d'exception : aucune puissance ne consentira à réviser les traités jusqu'à cette époque où la guerre sino-japonaise montre le Japon sous une toute autre face. Il faut noter cependant qu'en 1875 la France avait retiré ses troupes du Yamato, et qu'à quelque temps de là les Etats-Unis avaient consenti à fermer leurs bureaux de Postes.

En 1894 l'Angleterre propose aux puissances de se concerter sur ce sujet qui tient au cœur des Nippons. Les choses traînent en longueur ; ce n'est qu'en 1899 que la France, pour sa part, signe la convention japonaise : d'un trait de plume sont effacées toutes ces mesures qui portaient si rudement atteinte à



l'honneur national du Soleil Levant. Mais, et voilà bien un fait qui demande considération : tandis qu'une mesure analogue est rendue impossible dans la Chine de 1925, depuis 1899 on n'a cité au Japon qu'un nombre dérisoire de conflits provenant du nouvel état de choses. Le Japon fut ouvert complètement aux étrangers, les concessions qu'ils avaient édifiées à grand'peine leur furent laissées, moins les privilèges ; le commerce, redevenu libre et modernisé, allait courir à son triomphe.

La constitution prévue par l'Empereur fut promulguée en 1889. Elle spécifie que c'est spontanément que l'Empereur consent à partager avec son peuple le Gouvernement du Japon ; elle prévoit un Parlement à deux chambres : la chambre des Pairs et celle des représentants. Les ministres assistaient rarement, au début, aux séances du Parlement ; ils se faisaient représenter par des spécialistes des questions discutées, véritables commissaires du Gouvernement, qui avaient le privilège de guider la religion des députés, assez généralement ignorants des éléments des problèmes qu'on leur soumettait.

Si le Japon s'est modernisé, il a pris à la civilisation ce qu'elle avait de pire avec ce qu'elle pouvait présenter de meilleur. Le régime parlementaire ne tarda pas à révéler des compromissions scandaleuses ; la presse se multiplia à l'excès et souvent hors de propos ; le socialisme ouvrit la porte à toute la séquelle des mouvements ouvriers, des grèves, des lock-out, qu'il comporte ; le féminisme lui-même se répandit au pays que régissait encore la grande école des femmes : l'Onna Daigaku.

Mais les théories empruntées aux sections les plus avancées de l'Europe ont peu de chance de réussir à désorganiser le Japon, car il y a au fond du cœur japonais un respect trop grand des vieilles traditions nationales pour qu'on puisse venir à les enfreindre brutalement, même « pour imiter » l'étranger.



CHAPITRE VI

LE JAPONAIS CHEZ LUI

COMME la vie chinoise et pour des raisons analogues, qui dérivent toutes du Confucianisme, la vie japonaise est soumise à des lois précises ; mais tandis que les Chinois se sont laissé entraver par ces lois sur le chemin de la civilisation, les Japonais ont su mettre de l'harmonie entre elles et les nécessités les plus impérieuses de l'heure présente. Notez bien qu'ils n'ont rien abandonné pour cela ; s'il y a deux parts dans leur vie, qu'on les nomme publique et privée, ils sacrifient à l'une par devoir, mais ils reviennent à l'autre par atavisme et par goût. La vie publique est chez eux assez nettement européenne pour qu'il soit sans intérêt de s'y arrêter ; la vie privée est au contraire extrêmement attachante et suggestive, originale et charmante.

Les Japonais, qui comptent leur âge du 1^{er} janvier de l'année au cours de laquelle ils sont nés, divisent ordinairement l'existence humaine en trois périodes : la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse et en ce'a rien que d'assez normal ; mais si la jeunesse finit à vingt ans, l'âge mûr se termine pour eux à la quarantaine et les sexagénaires ne comptent plus, ou plutôt comptent différemment, pour une *vie nouvelle*. C'est une fête solennelle qui se célèbre pour la soixante-et-unième année, une fête qui marque bien expressément que l'homme a heureusement doublé un cap des tempêtes.

Des fêtes marquent d'ailleurs chacune des grandes étapes de la vie. La petite enfance, qui est entourée par tout le monde d'une sollicitude délicate, voit se dérouler la première cérémonie sept journées après la naissance : on rase la tête du poupon ; c'est en quelque sorte le baptême moins la signification religieuse de cet acte. Il semble alors que l'enfant soit entré dans la vie normale, qu'il soit tiré des incertitudes du début, qu'il soit dûment qualifié pour mener à bien une existence humaine.

Jusqu'à sa quatrième année ou sa cinquième l'enfant japonais vit en liberté, au grand air, soit qu'il fasse la joie de la maison par son babil et ses jeux, soit qu'avec son père il aille se promener par les rues, soit qu'attaché au dos de

sa maman ou de ses sœurs ou de sa grand' mère, il dorme paisiblement bercé par le dandinement de la porteuse. C'est l'époque du bonheur parfait : chacun se plie à satisfaire son moindre caprice et il n'est pas d'étranger, pas de serviteur, pas même le moindre de ces coolies, qui peinent par les rues pour gagner chichement leur vie, qui ne prene attention à la petite personnalité qui vit en lui.

Le jeune Japonais connaît presque tous les jeux qui, par le travers du monde, occupent ses contemporains. Mais il est deux fêtes traditionnelles auxquelles



Gliché de l'E. F. E. O.

Deux jeunes geishas.

les Japonais sont attachés dès leur plus tendre enfance : la fête des filles et celle des garçons. La première a lieu le 3 du troisième mois (3 Mars), la seconde le 5 du cinquième mois (5 Mai). La fête des filles est appelée aussi la fête des poupées : *hina matsuri* ; celle des garçons, qui célèbre les glaïeuls et les artémises, se nomme *tango no sekku*. De merveilleuses poupées, entourées de tout l'appareil de ce qui peut servir à de si petites personnes, sont vendues alors, à la fête des garçons il se fait un commerce important d'instruments plus mâles : haches d'armes, massues, casse-tête, sabres, hallebardes et autres, fort bien imités. Les parents, à cette dernière occasion, suspendent devant leur porte un mat auquel sont attachées des manches à vent en forme de poissons et que la moindre brise vient gonfler et faire flotter : expression de ce souhait que leurs enfants remontent le cours de l'existence malgré les

obstacles, comme la carpe remonte les rivières malgré le courant. (Fel. Challaye). En dehors de ces deux dates les distractions de l'enfance nipponne comportent les jeux de balles et de billes, la marelle, le jeu du sabot et de la toupie, les grâces et, comme les Chinois aussi, le cerf-volant.

Après cinq ans, il faut songer aux affaires sérieuses : le jeune Japonais va se rendre en classe. Dans ce pays où tout semble le sacrifice à la gaité, les écoles n'affectent point ce prud'hommisme spécial dont on les voit parées chez d'autres peuples : les bâtiments des plus petites écoles de la campagne sont spacieux,

éclairés et aérés ; ils respirent le confort et l'hygiène. De vastes cours permettent aux élèves de prendre leurs ébats et aussi de suivre un enseignement d'exercices physiques, qui fait partie de tous les programmes.

A l'époque de la féodalité déjà, les daimyos avaient organisé des écoles dans les centres pour la jeunesse noble et les enfants des fonctionnaires, écoles qui ne faisaient aucune concurrence aux écoles libres, tenues par quelques lettrés qui gagnaient ainsi leur vie. Mais depuis la révolution, le système de l'enseignement a été modifié du tout au tout et les organisateurs ont eu pour but spécial non seulement de préparer des techniciens, architectes de l'avenir, mais de répandre l'instruction également dans toutes les classes de la société japonaise. La chronologie des faits est ici d'une haute éloquence. C'est de 1868 que date la création d'écoles gouvernementales, de 1869 l'ouverture de la première université, de 1871 la création du Ministère de l'Instruction publique, de 1872 le principe de l'enseignement obligatoire, etc. L'effort fut immense ; en 1906-1907, le nombre total des écoles est de 34.461 et de 40.600 environ en 1920.

Rien ne peut mieux faire saisir l'état d'esprit dans lequel fut entreprise cette réforme que ce passage que donne M. Challaye du Rescrit impérial de 1890 ; « Les écoles primaires sont fondées dans le but de donner aux enfants une éducation à la fois morale et patriotique, de leur enseigner les connaissances générales qui doivent leur être le plus utiles dans la vie et de veiller soigneusement à leur développement physique ».

Dans ces écoles qu'enseigne-t-on ? Un programme réduit au strict minimum : 1200 caractères chinois indispensables dans la vie courante, l'arithmétique, le travail manuel. L'histoire, la géographie, le dessin, le chant sont facultatifs mais en fait adoptés par tous les élèves. De 12 à 18 ans, les enfants passent à l'école moyenne : l'internat y est d'obligation. Cet enseignement prépare à la classe supérieure et permet de ne faire qu'une année de service militaire. N'entrent dans les écoles supérieures que les candidats qui ont satisfait à un concours ; au bout de deux années d'enseignement ils passent alors, sans subir de nouvel examen, dans une des cinq universités du Japon : Tokyo, Kioto, Tohoku, Kiu Shiu et Hokkaido.

Au sortir de ces universités et de ces écoles techniques, le jeune homme japonais est prêt à entrer dans la seconde période de sa vie. Il a souvent pris les devants en fondant une famille, et il n'est pas plus rare à Tokyo qu'à Pékin de trouver sur les bancs des amphithéâtres de jeunes pères de famille déjà dotés de progéniture.

Curieuse chose que la cérémonie du mariage nippon ! Au Japon, comme en Chine, le mariage, il n'y a point de cela si longtemps, se faisait rarement sans intermédiaire ; un ami de la famille jouait ce rôle mais tandis qu'en Chine le rôle de l'intermédiaire était lucratif, au Japon il ne rapportait rien que l'honneur. On fait les présentations en visite, ou au théâtre ou à la prome-

nade ; si les candidats se conviennent, ils échangent des présents et se tiennent dès lors pour fiancés.

Le jour du mariage est empreint pour la jeune fille d'une certaine mélancolie : elle quitte sa famille, bien plus, elle est morte pour elle, comme en témoigne l'habit blanc, signe de deuil dont elle se vêt à cette occasion. Dans sa nouvelle maison, elle est reçue par son futur en un festin qui constitue l'essentiel de la cérémonie. Après des libations rituelles, elle quitte son costume de deuil et revêt une robe donnée par son fiancé. Elle est devenue alors la fille de ses beaux parents et n'existe plus pour sa propre famille ; celle-



Kyoto. Une geisha

ci en informe les autorités administratives et c'est la seule obligation d'état-civil qui existe au Japon. Dès lors la vie s'écoule dans la paix et dans le calme. Il y a peu de mauvais ménages sur cette terre des dieux, la femme restant fidèle aux préceptes de l'*Onna Daigaku*, de la grande Ecole des Femmes, qui a codifié tous les plus petits détails de l'existence, l'homme restant attaché au foyer et d'autant plus, peut-être, qu'il aura plus d'enfants et d'enfants mâles. Le divorce n'est point inconnu cependant et le mari peut invoquer au moins quatre motifs : vol ou débauche, insolence à l'égard des beaux parents, jalousie intempestive ou bavardage incoercible ; le mari conserve toujours le droit de garder pour lui les enfants après le divorce. Il arrive parfois qu'aux confins de sa vie, quand il a rempli ses devoirs envers ses enfants et que ceux-ci ont atteint l'âge d'homme, le vieux Japonais se retire du monde. C'est alors ce que l'on nomme l'*inkyō*, la retraite, la *demeure dans l'ombre*. « Lorsqu'il est arrivé à un certain âge, écrit M. Kinzo Gorai, le même qui accompagnait en Indochine la mission du Prince Yamagato, le père de « famille abandonne son droit de chef de maison à son fils aîné, avec la « majeure partie, quelquefois avec la totalité de ses biens, pour se retirer « avec sa femme de la lutte sociale et passer tranquillement la dernière partie « de sa vie, sans rien faire ».

Mais le jour vient où, après une vie bien remplie, le Japonais arrive au terme de son existence terrestre ; certaines gens mal informées prétendent que les Nippons disent qu'il devient *dieu*, c'est plutôt génie qu'il faudrait employer à cette place. Qu'il soit shintoïste ou bouddhiste, les funérailles sont égales en pompe si toutefois elles diffèrent par les ornements sacerdotaux des prêtres, et par quelques uns des ornements qui accompagnent la cérémonie.

L'âme qui n'est plus de ce monde réclame cependant encore l'attention pieuse de sa famille ; si on la délaissait, si l'on omettait les offrandes rituelles, si l'on manquait de s'incliner avec vénération devant les tablettes des ancêtres, *ihai*, cette âme reviendrait sur la terre pour réclamer les honneurs qui lui sont dûs. « La famille est une religion, écrit très justement Lafcadio Hearn, la maison est un temple ». Et de fait il est rarement une maison qui n'ait, à côté du *kami dana* ou planche des dieux, *l'otoke sama*, son autel des morts. L'une et l'autre de ces chapelles sont disposées en bonne place dans la maison et dans une pièce où l'on ne fait rien qui soit de nature à souiller l'être immatériel qui réside là. « Devant les tablettes d'ancêtres, écrit Félicien Challaye, il faut faire des offrandes, dire des prières, remercier en esprit les morts : nous tenons d'eux ce que nous avons et ce que nous sommes. Les morts ont besoin de l'affection des vivants : les en priver serait une cruauté doublée d'une injustice. Puis les morts représentent l'expérience morale de la race, la loi non écrite, ainsi que le définit fort justement Lafcadio Hearn ».

Il est dans la vie japonaise de notre époque bien des mœurs que l'adoption d'une formule étrangère, déterminée par la révolution de Meidji, a laissées s'éteindre. C'est grand dommage. Si l'esprit samouraï par exemple est encore vivace et se maintient dans la plupart des familles nobles, le samouraï lui-même n'existe plus, et c'est une des plus curieuses figures du Japon qui disparut avec lui.

« A six ans, le samouraï recevait sa première armure, dit le marquis de la Mazelière ». Lors du *genbuku*, il prenait son nom de guerre et la cérémonie était solennelle : le chef de clan y présidait, quelquefois même le chogoun. Le *genbuku* se célébra d'abord la nuit à la clarté de torches ; ensuite ce fut le jour, avec plus de pompe encore, et le jeune samouraï devait y exceller dans tous les jeux comme le *yaburame* où il tirait de l'arc sur un cheval au galop et le *kasagake* où, passant à bride abattue, il perçait d'une flèche un chapeau posé au haut d'un mât ». Une partie des coutumes qui surprennent l'étranger lorsqu'il vit au Japon existaient déjà, et dans la même forme, aux XI et XII^e siècles. C'est de cette date par exemple que provient l'habitude de planter devant la porte des pins et des bambous et de les décorer pour le jour de l'an ; c'est de l'ère de Kamakura que date le pro-

totype du *kimono* pour les hommes. C'est encore du XV^e siècle et de la période de Kioto que nous viennent l'usage des ca leaux, celui du salut et les cérémonies du thé dont la coutume, si elle est moins fréquente, reste toujours vivace.

Le pavillon du thé a un plan déterminé, le nombre des invités est limité à sept personnes, la cérémonie comporte trois phases : cérémonie de l'encens, goûter, cérémonie du thé ; les ustensiles ont une place fixe ; le choix du thé est aussi important que celui des vins dans nos repas de gourmets : « les invités doivent en deviner l'espèce, le crû et l'année ».



Kyoto. Une beauté japonaise.

Le suicide japonais n'est cependant point une lâcheté commise par des gens qui en ont assez des misères de la vie : il est soit une protestation, soit la ponctuation d'une conviction fortement établie, soit le moyen de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, soit la conclusion d'une vengeance : il était aussi la punition suprême infligée aux nobles, qui avaient le droit de n'être pas touchés par le bourreau. Les annales japonaises sont toutes pleines d'histoires de ce genre, et jusqu'en ces époques récentes du début de notre siècle.

L'histoire de *Quarante sept ronins*, qui est une des pages les plus curieuses dans l'épopée japonaise, est un autre exemple frappant ; et il n'y a pas si longtemps le suicide du Général Nogi et de sa digne femme, plus récemment encore celui de ce jeune homme qui ne put pas supporter l'injure faite à l'hospitalité japonaise par l'énergumène qui arracha le drapeau de la légation

Les samouraïs obéissaient à une discipline rigoureuse dont les lois donnèrent, vers le XVII^e siècle, en combinaison avec la morale des philosophes chinois, ce code de chevalerie que l'on nomme le *bushido*.

Sans entrer dans les détails, des ordonnances de ce code, il est impossible de passer sous silence un acte qui fait partie de « l'uniforme nippon », qui est reconnu, et même recommandé par le bouchido et qui met en relief d'une façon parfaite les qualités de courage, de noblesse et de fierté du Japonais, je veux parler du *harakiri*, que l'on traduit généralement par le mot suicide.

d'Amérique, montrent l'éminente dignité de ce peuple, — original en Extrême-Orient à ce point de vue encore — si pointilleux sur le chapitre du point d'honneur.

Le Japon moderne a singulièrement bénéficié de ces vieilles coutumes qui ont donné à la race le fondement inébranlable sur lequel elle est désormais posée. Assimilation des idées les plus saines du Confucianisme, culte de la droiture et de l'abnégation, patriotisme né de la religion de l'Empereur, mépris de la mort, courage persévérant, telles sont à grands traits les qualités maîtresses du Japon.

L'un des côtés les plus séduisants des mœurs japonaises est bien à coup sûr l'amour que les Nippons témoignent pour toutes les manifestations de la nature : leur âme d'artistes se donne alors libre carrière. Au printemps, quand aux arbres viennent les premières fleurs, on voit les familles japonaises défiler en une multitude sans nombre dans les parcs et dans la campagne pour admirer cette délicieuse chose qu'est une fleur de cerisier épanouie.

On fête cette saison comme une fête nationale : la fleur du cerisier devient l'emblème du Nippon tout entier. Les Japonais se rendent en groupes aux maisons de thé établies dans les sites les plus charmants et passent là dans la contemplation interminable de cette vapeur rose qui revêt si joliment la nature toute une journée et cette joie n'est ni bruyante, ni folle : le Japonais sait être joyeux dans un quasi silence. Parfois on fait des vers inspirés du charme de l'évènement : la littérature nipponne en collectionne des gerbes.

L'amour du Japonais pour les plantes, pour les jardins et les bouquets est d'ailleurs chose légendaire. On sait que chaque année des concours ont lieu et jusque dans le plus petit village, concours dotés de prix considérables qui récompenseront l'auteur du plus joli bouquet. Il ne s'agit plus ici d'entasser en une masse compacte un plus ou moins grand nombre de fleurs : une branche, un simple rinceau, une tige aux dispositions harmonieuses et placée dans un vase convenant à son élégance, a plus d'attrait pour un Nippon que ce que l'on nomme ailleurs un gerbe et qui comprend, pressées entre des lianes des fleurs qui seront flétries demain.



CHAPITRE VII

LA RELIGION NATIONALE

DEUX religions vivent côte à côte au Japon et il peut sembler à un observateur superficiel qu'elles viennent parfois à se confondre quoiqu'il n'en soit rien. L'une est la religion de la race nipponne, l'émanation du génie purement japonais : on l'appelle shintoïsme et elle date des temps légendaires ; c'est elle qui est la raison d'être de la forte individualité du peuple, de son patriotisme fécond, de sa grandeur. L'autre est une religion d'importation, qui arriva sur le tard (VI^e siècle de notre ère), un culte qui vint de l'Inde par la Chine et la Corée. Depuis le VI^e siècle jusqu'à la révolution de Meidji (1868) le Bouddhisme tint au Japon la position avantageuse de religion d'état ; mais dès le XVIII^e siècle il se heurta à l'opposition de patriotes éclairés et notamment d'une certaine classe d'écrivains, qui préconisaient le retour à l'omnipotence mikadonale et par conséquent à la croyance des aïeux, à la religion japonaise, au shintoïsme. En 1868 ce dernier fut rétabli comme culte national et officiel. L'étroite solidarité au Japon de la religion nationale et de la souveraineté du mikado est une des choses qui s'opposent le plus, actuellement, à la diffusion des religions étrangères.

Le shintoïsme est la religion des *kamis*, des esprits ; esprits des morts dans la famille, dans le village, dans la nation, esprits de la nature, des arbres, des pierres, du Ciel : la littérature japonaise dénombre les *kamis* par myriades.

Il semble bien établi que la croyance aux *kamis* existait en Yamato dès les temps les plus anciens et serait contemporaine de, sinon antérieure à l'époque où Confucius conçut ses livres classiques.

Je ne dirai pas la même chose de la cosmogonie shintoïste, qui se ressent évidemment, comme le fait remarquer M. de la Mazelière, de l'influence hindoue et chinoise.

« Les traditions théologiques et cosmogoniques du shintoïsme sont pittoresques et absurdes » écrit Félicien Challaye, avec quelque sévérité, parce

qu'elles ne sont ni plus ni moins absurdes que les cosmogonies grecque ou bouddhiste qu'il convient que l'on admire aujourd'hui : c'est, si l'on veut, de la bonne mythologie, que l'imagination du peuple adaptera à ses besoins immédiats. « Pour lui, écrit la Mazelière, les génies de la nature sont les esprits mêmes des ancêtres ».

Les temples shinto sont constitués d'un certain nombre de bâtiments entourés d'une palissade de planches, qui précède un *torii*, emblème du shinto. Qui ne connaît ce portique, que l'on trouve partout au Japon, à la ville et dans la campagne, au fin fond des bois et sur les grandes routes, « portique qui servait si l'on en croit les plus anciennes légendes, de perchoirs pour les coqs sacrés qui devaient saluer le réveil de la déesse solaire Amaterasu ?

Dans le sanctuaire principal, se trouve l'autel où est posé le plateau au centre duquel est plantée une branche de chêne. Devant ce plateau, le *mitamashiro* ou *jintai*, sorte d'ostensoir où l'âme du dieu est censée reposer.

C'est en Izumo, et dans la presqu'île d'Isé que se trouvent les temples les plus sacrés de cette terre des Dieux. Yamada, en Isé, est « la capitale du shintoïsme ». « Les temples sont reconstruits tous les vingt-cinq ans, écrit La Mazelière, mais toujours sur le même plan. Auprès de chaque temple s'étend un espace vide où les prêtres construiront le futur sanctuaire avant de détruire le sanctuaire actuel. » Car les Japonais ont le culte de leurs temples et l'on ne rencontre pas chez eux de ces édifices en ruines, qui menacent le fidèle et finissent par s'effondrer sur leurs dieux, comme il est possible de le voir à Pékin, par exemple.

Le corps sacerdotal du shintoïsme est de création relativement récente, au moins tel qu'on le connaît aujourd'hui, avec sa hiérarchie et ses attributions.

Le prêtre shinto ne prononce pas de vœu de célibat ; il n'est pas astreint à ne faire que le service divin ; il ne porte de costume spécial que pour les cérémonies du culte.

Les cérémonies se divisent en trois étapes : les sacrifices, les purifications, les prières. Point de sacrifices sanglants cependant : la cérémonie consiste en offrande de fruits de la terre, que l'on asperge d'eau bénite. Les principales dates auxquelles se célèbrent les sacrifices sont : le 4 février, prière pour la moisson ; le 17 avril, présentation des vêtements ; le 15 et 16 septembre, le goûter divin ; le 23 novembre, fête de la moisson.

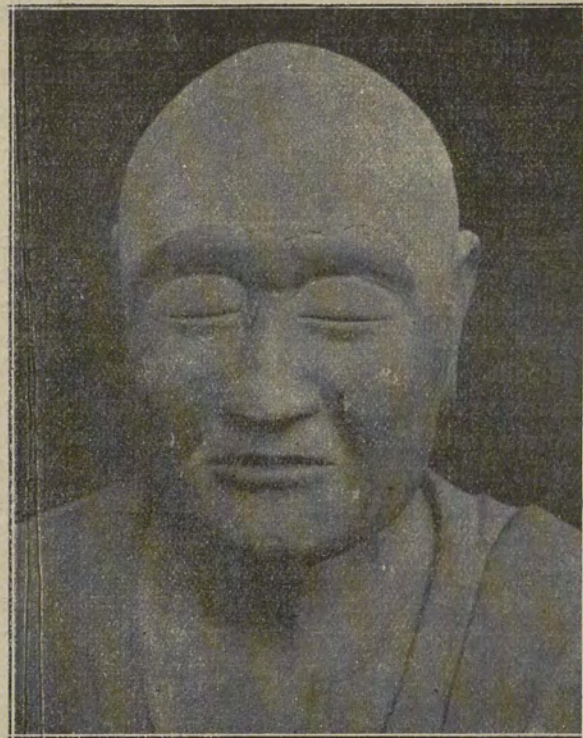
Des danses exécutées par des prêtresses accompagnent presque toutes les cérémonies importantes qui se font au temple : ces danses consistent moins en un pas réglé qu'en poses harmonieusement prises.

...

On a voulu prétendre que le Japon restait obstinément fermé aux importations de l'étranger pendant toute une partie de son histoire : la preuve du con-

traire se trouve dans l'ardeur qu'il mit à adapter la philosophie dont les Chinois avaient fait leur religion officielle. Le confucianisme ne tarda pas à se confondre avec le shintoïsme et à l'absorber presque entièrement. Le Japon devint une terre de lettrés à l'exemple de l'Empire du Milieu. L'Empereur Mommu Tenno (697-707) organisa une *Académie de la Grande Doctrine*, pourvu de quatre facultés ; histoire, droit, arithmétique ou calendrier, classiques chinois ; le système des examens fut institué. Mais cette conception confucianiste ne pouvait avoir beaucoup de succès dans un pays de nobles et de soldats : les examens ne devaient point avoir d'intérêt pour les aristocrates du Japon.

Il n'en va pas de même avec le bouddhisme, qui pénétra au Japon par la Corée et sous la forme du Grand Véhicule Mahayana ; encore faut-il observer que les Japonais n'acceptèrent pas sans discussion la nouvelle croyance qu'on leur proposait.



Gliché de l'E. F. E. O.

Statue de bonze
(tête) dans un temple près de Nara.

Adapté ainsi à la conscience japonaise, le bouddhisme exerça une immense et profonde influence, surtout à partir du IX^e siècle. Il agit sur les idées morales et les méthodes d'éducation ; il modifia la vie sociale ; il créa la poésie dramatique, la sculpture, la peinture, la gravure, tous les arts du Japon. Les prêtres shintoïstes ne prêchaient ni n'enseignaient : le bouddhisme agit par la prédication de ses moines, par l'enseignement de ses écoles, par l'attrait des œuvres d'art décorant ses temples ; les temples shinto étaient d'une simplicité toute nue, silencieux et vides. (Félicien Challaye p. 110).

Le bouddhisme eut une action notable sur l'économie de l'archipel : en recommandant de ne faire souffrir personne, fut-ce les animaux, il conduisit les Japonais à n'user que très rarement de viande de boucherie : c'est de cette date qu'il faut faire partir l'habitude, courante au Japon, de se nourrir de poisson, sous ce prétexte sans doute que le poisson ne souffre pas pour mourir ! L'ichtyophagie, servie par la configuration géographique du pays, est répandue actuellement encore au point qu'un repas nippon se compose presque exclusivement de poissons diversement assaisonnés.

Quelques chiffres pour terminer. La religion shintoïste comptait en 1921 49.416 temples de rang supérieur et 69.132 temples secondaires ; le service était alors assuré par 14.742 prêtres. Les temples bouddhistes représentaient un total de 97.740 desservis par 53.203 prêtres ou prêtresses, à la même époque. Quant aux religions strictement étrangères, catholique ou protestante, elles représentaient en 1920 un total de 2.630 prêtres indigènes ou étrangers et de 1.492 églises, sur lesquelles l'église catholique romaine tenait 220 postes d'officiants et 195 églises.



CHAPITRE VIII

LES BELLES LETTRES EN YAMATO

LA littérature du Soleil Levant peut se diviser, d'une façon assez artificielle, en sept périodes principales.

L'époque archaïque va des origines au VIII^e siècle après notre ère et ne comporte comme monuments littéraires que les Rituels et les Chants primitifs du Shinto.

Puis vint le *Siècle de Nara* (710-784) qui s'inaugura sur la fondation d'une première Université japonaise, dont les quatre facultés répandirent très vite les sciences de l'Empire du Milieu. C'est l'époque des Edits, du *Kojiki*, qui est la bible du Japon, et du *Fondoki* ou monographie descriptive des provinces. C'est « l'âge d'or » de la poésie, qui arrive d'emblée à une perfection qui ne sera plus égalée.

La troisième période est celle de *Heian*, où Kyoto fut la capitale de l'Empire (794-1186). Siècles d'art et de belles-lettres s'il en fut ! La Cour est peuplée de lettrés et d'esthètes qui font des vers, visitent des salons de peintures et composent des œuvres aussi délicates et aimables que celles de Sei Shyonagon, la Sévigné japonaise. C'est également l'époque des femmes artistes : « les érudits, péniblement occupés à de lourdes compositions chinoises, leur abandonnent le domaine proprement littéraire où elles excellent tout de suite et ce sont des femmes qui écrivent les plus grands chefs d'œuvre nationaux.

L'ère de *Kamakura* est la quatrième étape de l'histoire littéraire nipponne (1186-1332). Époque de guerres, de pirateries sur les côtes chinoises et coréennes, qui nuisaient à la continuité des rapports intellectuels avec ce pays, époque sans grandeur littéraire et sans art.

Puis vient la période troublée où l'Empire se trouve divisé entre deux souverains, période de *Nambokuychō* (XIV^e siècle) et de *Muromachi* (XV^e et XVI^e). La première ressemble étrangement, par la vanité de ses productions littéraires, à celle de Kamakura : la seconde, qui se ressent de la paix restaurée, voit naître avec la cérémonie du thé, dont nous avons dit un mot, l'art des jardins et celui des bouquets. Mais la longue période militaire, qui vient de s'éteindre seulement, condamne à reprendre les études tout au



début; c'est ce qui explique qu'il y ait alors eu peu de productions vraiment littéraires. On doit reconnaître cependant que les *No*, drames lyriques japonais, datent de cette époque intermédiaire et qu'ils sont fort beaux.

La sixième étape est celle que l'on connaît sous le nom d'*ère des Tokugawa* (1603-1868), ère de paix où la capitale devient un centre brillant. « La littérature s'y démocratise, dit M. Michel Revon; tandis qu'autrefois les auteurs n'écrivaient que pour une élite restreinte, maintenant ils s'adressent de plus en plus à la multitude qui, de son côté, exige qu'on s'occupe d'elle ». Parallèlement cette littérature gagne en vulgarité.

La vie intellectuelle redouble d'intensité; la vieille morale chinoise maintient sa puissance, — pour combien de temps encore? — tandis que les écrivains nationalistes, pour réintégrer l'empereur dans sa toute puissance, s'évertuent à faire renaître le shintoïsme.

La septième et dernière période est celle qui va de la révolution de Meidji à l'époque où nous vivons: on la nomme généralement l'*ère de meidji*.

La littérature ici se transforme, n'est presque plus japonaise. Tant d'influences étrangères entrent en compétition, tant de génies rivaux sont adaptés au génie nippon, que l'individualité de la race y perd beaucoup de son charme. « Et si l'on veut chercher une page contemporaine qui rappelle encore le vrai génie d'autrefois c'est bien plutôt dans quelques brèves poésies, composées par un fidèle de l'ancienne langue qu'on pourra découvrir ce dernier vestige d'une littérature finie depuis bientôt mille ans ».



Cliché de P. E. O.

Une geisha à Kyoto.

Cette brève esquisse est un peu sèche et si tant est que l'on puisse faire fond sur des traductions, nous allons essayer de donner une idée de l'âme japonaise vue au travers de sa littérature.

Nous ne possédons rien qui soit positivement de la période archaïque : on trouve, dans le *Kojiki* et dans le *Nihongi* des poèmes assez brefs, qui seraient de l'époque où le Japon n'avait point encore eu à subir l'influence du continent ; mais il en est de ces poèmes ce qu'il en est de la majorité des pièces chinoises des âges légendaires : ils résistent mal à la critique historique.

De la période de Nara date un livre essentiel, le *Kojiki*, que tous les auteurs s'accordent à célébrer comme la Bible du Japon. « *Livre des choses anciennes* », le *Kojiki* est le plus vieux monument de la littérature japonaise. C'est lui qui nous donne le détail de la cosmogonie nipponne, le commencement du Ciel et de la Terre, les Sept générations divines, la naissance des diverses divinités, la description du serpent à huit fourches et celle du lointain-pays inférieur. Sur ses données sont fondées toutes les croyances du shintoïsme, et le droit divin de la dynastie actuelle du Japon.

La poésie de cette époque abonde en poèmes assez longs, et bien venus, mais que leurs dimensions m'imposent de ne point citer.

Les formes poétiques sont déjà définies. Ce sont : les *tanka*, poésies brèves, en cinq vers de cinq, sept, cinq, sept et sept syllabes ; les *naga-uta*, poésies longues, qui suivent à l'ordinaire une ou plusieurs *tanka*, poésies répétées qui affectent la forme de « l'envoi » de nos ballades ; les *hai kai*, poésies plus brèves encore que les *tanka*, à trois vers totalisant dix-sept syllabes. L'art poétique nippon tend en effet à ces descriptions extrêmement brèves, pour lesquelles il n'hésite pas à faire usage de mots à double sens, ou de mots que l'on a pu comparer à des épithètes homériques. C'est une finesse pour l'écrivain nippon que de jongler avec ces artifices du style et l'emploi du *makurakotoba* (mot-oreiller) est d'une fréquence inouïe dans ses vers. C'est un calembour, une pointe, qui prête à rire, une fantaisie littéraire très propre au génie japonais.

Mais c'est à la description de la nature que le poète japonais s'est surtout attaché. On trouve dans le *Recueil de 10.000 feuilles* (*Manyōsyū*) des pièces exquises comme celle-ci :

*Le ciel est une mer
Où les nuages moutonnent comme les flots
La lune est une barque
Vers les bosquets d'étoiles
S'avançant à la rame, comme pour s'y cacher.*

(HITOMARO)

Nous en trouverons des exemples exquis dans les étapes suivantes et par exemple pendant la période de Heian, que l'on nomme l'âge d'or de la littérature nipponne. A cette époque, la poésie longue des *naga uta* a fait place à l'expression vive, alerte, incisive des *tanka*. Il y a de ces *tanka* qui sont de pures merveilles, par exemple :

*La couleur de la fleur
s'est évanouie
Tandis que je contemplais
vainement
Le passage de ma personne sur cette terre !*

(ONO NO KOMATCHI).

ou encore cette poésie, dans laquelle on pourrait trouver l'inspiration de Verlaine dans *Offrande*.

*C'est pour toi
Que j'entre dans les champs du printemps
Pour cueillir les fleurs nouvelles
Pendant que la neige tombe
Sur mes manches, à flocons*

(Empereur KÔKÔ).

La prose n'est pas moins brillante ; l'on trouve notamment dans l'introduction du *Kokinshyu* une fine définition de la poésie japonaise : « La poésie du Yamato, dit l'auteur, Prince Tsurayuki, a pour semence le cœur humain d'où elle se développe en une myriade de feuilles de paroles. En cette vie, bien des choses occupent les hommes : ils expriment alors leurs pensées au moyen des objets qu'ils voient ou qu'ils entendent. A écouter la voix du rossignol qui gémit parmi les fleurs quel est l'être vivant qui ne chante une poésie ? »

Cette prose de l'ère de Heian comprend des journaux privés, des Contes (*monogatari*) : *Contes du Cueilleur de Bambous*, *Contes d'Isé*, *Contes du Yamato*, le *Roman de Genji*, les *Contes d'il y a longtemps*, des livres d'impressions dont le plus remarquable est le *Makura no Soshi*. Notes de l'oreiller, de l'excellente auteur Sei Shonagon, des *Récits historiques* enfin. Nous allons donner



Geisha de Kyoto, habillée pour une danse.

quelques uns des passages les plus étonnants du *Makura no Soshi* de Sei Shonagon. C'est un journal, tenu par une femme d'esprit et d'une rare intelligence, qui note tout ce qui en vaut la peine et qui s'est passé sous ses yeux. Intrigue de cours, croquis de personnage, réflexion plaisante, tableau pittoresque, observations diverses, le livre dut paraître, nous dit M. Revon, vers le début du XI^e siècle de notre ère. On trouve dans ces pages des passages qui frisent l'humour : « C'est au premier jour de l'an surtout que l'aspect du Ciel est vraiment serein et neuf. Une légère brume blanche. Tous les hommes renouvelant leur costume, leur visage et leur cœur, font leurs souhaits au Prince comme aussi à eux-mêmes : C'est bien amusant ». Et l'on doit encore citer ceci, conçu dans le même esprit :

« Faire un bonze de l'enfant qu'on aime, c'est bien dommage. La chose est féconde en espérances mais qu'on en fasse aussi peu de cas que d'un bout de bois, voilà ce qui est regrettable. Après un méchant repas d'abstinence, on trouve mal que le bonze veuille dormir. Si le jeune prêtre éprouve quelque curiosité (et comment ne regarderait-il pas, sans en avoir l'air, du côté des femmes ?) on l'accuse encore ! Et la vie de l'exorciste, combien n'est-elle pas plus dure ! Auprès d'un malade gravement atteint, comme il ne lui est pas facile de dompter le mauvais esprit, il tombe de fatigue et de sommeil ; alors on dit de lui : « Il ne fait que dormir » ! Quelle situation embarrassante ! — Mais tout cela ç'était le vieux temps. Les habitudes d'aujourd'hui semblent plus faciles ».

On peut trouver dans l'œuvre de cette dame d'honneur des passages qui ressemblent étrangement à des sentiments analogues qu'exprimait M^{me} de Sévigné. Un jour l'empereur demande aux femmes de composer des poésies « Elles écrivaient, dit Sei, sur le printemps, sur l'âme des fleurs, etc. ; enfin elles me présentèrent le papier : « Voici, c'est votre tour ». J'écrivis :

*Les années passant
Mon âge a vieilli.
Et cependant
Si je regarde le Prince
Je n'ai plus de soucis*

« Ayant jeté les yeux sur ces vers, Sa Majesté daigna me dire : « J'apprécie votre bonne intention. » Madame de Sévigné n'était pas plus transportée de joie quand elle eut l'honneur de danser avec le roi ou de s'entretenir avec la Reine.

Mais c'est surtout dans l'énumération finement établie des *Choses désolantes*, des *Choses fatigantes*, des *Choses détestables*, des *Choses qui font battre le cœur*, des *Choses qui font naître un doux souvenir du passé*, de celles qui *égayent le cœur*, que l'exquise sentimentalité de cette grande dame japonaise se révèle pleinement. Tableaux charmants en quelques mots ou en quelques lignes.

« Une personne qui attend quelqu'un, très tard, entend frapper discrètement à la porte. Le cœur plein de trouble, elle fait demander : « Qui est là ? » Mais hélas ! c'est un autre, absolument étranger. Chose désolante entre toutes ! »

Et ces choses, qui font naître un doux souvenir du passé :

« Un jour de loisir, où il pleut, on trouve des lettres d'un homme jadis aimé ».

Il faudrait pouvoir citer presque tout de ces choses. Elles donnent en effet de l'esprit nippon en l'an 1000 de notre ère l'idée la plus avantageuse qui puisse être et lorsqu'on songe qu'il s'agit là des œuvres d'une femme japonaise, on ne tarde pas à concevoir que leur existence n'était point si mélancolique que certains auteurs se sont plus à la dépeindre.

Bien qu'il faille se reporter à l'ère des Tokugawa pour retrouver une littérature qui vaille vraiment les honneurs de la critique, on trouve à l'époque de Kamakura et à la suivante des individualités qu'on ne peut pas négliger. Récits guerriers les *Heike monogatari* content l'histoire de la famille de Hei et le *Gempei Seisuiiki* pourrait être intitulé *Grandeur et servitude des Ghen et des Hei*. Les premiers, analogues en cela à nos chansons de geste, étaient psalmodiés par des aveugles à tête rasée : le second est un énorme ouvrage de 400 chapitres en 48 volumes. Mais c'est surtout le *Hōdjiōki* (Livre d'une hutte de dix pieds carrés) de Kamo Chyōmei qui mérite quelques mots et l'attention. On trouvera ce livre traduit in-extenso dans l'anthologie qu'a fort bien dressée M. Michel Revon. (p. 246) :

L'époque de *Nambokucho* et de *Muromachi* voit naître à côté de l'histoire guerrière un genre nouveau : l'histoire philosophique et dans ce genre on cite surtout le *Jinno Shōtōki* « Histoire de la succession légitime des divins empereurs. » Pensé à la chinoise, ce livre fut l'œuvre de Chikofuça qu'on pourrait appeler, sous certaines réserves légitimes, le Confucius du Japon.



Cliché de V. E. F. E. O.

Kyōto. Uue geisha

De la même époque encore, on doit connaître les *Variétés de moments d'ennui* d'un officier de la garde, qui se retira du monde et devint bonze sous le nom de *Kenkō*.

On cite encore dans cette période les *No*, dont le plus remarquable serait le *Hagoromo*, la Robe de plume, et les *kyōghen* ou farces, qu'on jouait en intermède lors des représentations de *nō* : le modèle du genre semble bien être le *Sannin Getawa*, (les Trois Infirmes).

L'ère des Tokugawa transforme la littérature japonaise : dans le domaine de l'art pour l'art on voit le classicisme céder peu à peu le terrain à un réalisme parfois outrancier. La littérature se démocratise, avons-nous dit : c'est que le peuple lui-même se met à produire et que d'autre part on songe aussi à produire pour lui. Dans le domaine philosophique deux grandes écoles se dessinent, naissent et croissent : celle des savants à la chinoise, celle des écrivains à la japonaise.

Les *kangakushya* figurent au nombre des premiers et entre autre *Kaibara Ekiken*, auteur du célèbre *Onna Daigaku*, qui est aujourd'hui encore le code de la vie féminine au Japon. Philosophie où les principes confucianistes de la morale chinoise se codifient, et qui eut une influence considérable sur l'évolution du peuple nippon.

Les *wagakushya* se présentèrent alors comme une réaction. Les savants à la japonaise résolurent de montrer qu'on pouvait philosopher aussi bien chez eux qu'en Chine et ils réussirent dans cette voie, de sorte que l'on peut dire que c'est à eux que l'on doit la révolution pacifique de Meidji. Ils se livrèrent à une véritable renaissance de la philosophie et des belles-lettres japonaises et nous laissèrent des morceaux tout à fait exquis : l'apogée de ce renouveau nationaliste est marquée par *Mabuchi* et *Motoori* au XVIII^e siècle, par *Hirata* au XIX^e.

Motoori surtout doit retenir notre attention : c'est à lui que l'on doit le célèbre commentaire critique du *Kojiki*, qui fonda sa réputation et le rendit célèbre. Ce savant s'efforça de faire revivre le shintoïsme primitif ; il composa un remarquable recueil de réformes politiques ; il développa et perfectionna le « *wabun* » ou composition japonaise, que *Mabuchi* venait de lancer, mais il est avant tout un critique averti et un homme d'action. C'est à lui que l'on doit cette *tanka* fameuse :

« Si l'on me demande
Ce qu'est le cœur du Yamato
Qui déploie ses îles
Je montrerai la fleur du cerisier des monts
Exhalant son parfum au soleil du matin.

Hirata, lui, a pu être nommé le théologien de l'école nationaliste. Les tendances révolutionnaires de ses œuvres le firent exiler, mais son action profonde avait sapé le *shyogunat*, qui ne devait plus tarder à s'effondrer.

L'ère des Tokugawa fut aussi la période des romans, « histoires d'amour, qui sont aussi des esquisses de mœurs contemporaines ». Mais ces histoires d'amour là ne s'effraient pas des descriptions souvent scabreuses qu'impose un réalisme de bon ton ; on doit citer par exemple le roman intitulé *une femme de volupté*, de Saïkaku, qui est une peinture assez délicate de la vie d'une courtisane, terminée par une retraite dans la montagne. Roman historique, romanesque, épique, comique.

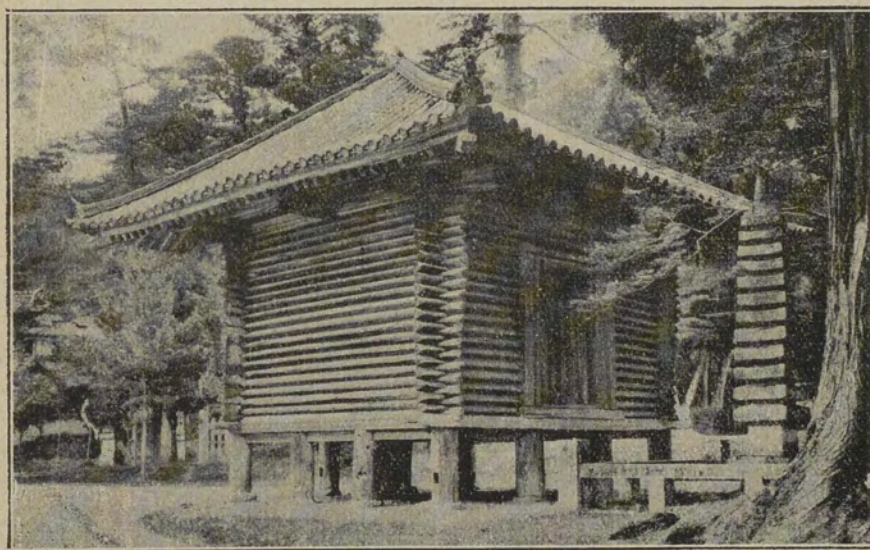
La poésie japonaise évolue également : l'aristocratie se livre aux joies de la prosodie légère, tandis que le peuple apprécie plutôt « la déclamation rythmée du théâtre ». On trouve des épigrammes *hai kai* qui son de délicieuses notes d'esthétique :

Je vois revenir à sa branche
Une fleur déjà tombée :
C'est un papillon !

A la lune si l'on ajoute
Un manche : Quel bel
Eventail !

A un piment
Si j'ajoute des ailes :
Une libellule rouge.

Prose et poésie folles *kyobun* et *kyoku*, théâtre et notamment la célèbre histoire des *Quarante-sept ronins*, l'une des plus belles et des plus touchantes histoires du Japon moderne, que *Takeda Idzumo* a fait passer à la scène



Cliché de V. E. F. E. O.

Nara. — La bibliothèque du Hokketo
où est conservée une édition du canon bouddhique.

avec une puissance remarquable, et voici que nous arrivons à l'époque actuelle, ère de Meidji.

M. Michel Revon dépeint ainsi cette finale : « L'ère du « gouvernement éclairé », dominée par les soucis d'une politique singulièrement difficile, ne pouvait accorder à la littérature qu'une attention bien distraite. C'est pourquoi les écrits de cette période troublée sont plus riches de pensées que d'agrèments extérieurs. Au premier rang vient la philosophie, réveillée au contact d'une nouvelle civilisation ; l'histoire est négligeable : de vagues compilations ou des monographies érudites, sans art. Le roman montre mieux l'évolution sociale et psychologique du temps ; le théâtre languit. « Le roman, à thèse à l'occidentale est représenté par Tokutomi Rokwa, dont les titres sont dans toutes les mémoires ; le théâtre reprend de vieux thèmes, ou bien, s'il s'adapte des pièces étrangères, c'est en les assouplissant au génie nippon et par conséquent en les dénaturant sérieusement.

Telle est, tracée à grands traits l'histoire de la littérature japonaise : elle mériterait une étude approfondie et je ne puis conseiller mieux que la lecture de l'étude si consciencieuse de M. Michel Revon.



CHAPITRE IX

LES ARTS ET LES SCIENCES

On ne conteste plus, à l'époque où nous vivons, que les Japonais ne soient des artistes de premier ordre, mais on n'a point été toujours si conciliant à leur égard. On a cherché à démontrer que tout l'art qu'ils exprimaient si bien, ils le tenaient de la Chine et qu'ils se suffisaient de copier les modèles qu'ils avaient reçus de leur maître.

La vérité est toute autre. Dans les arts, comme nous l'avons vu dans la religion et dans la littérature, à côté de l'art à tendance métèque, il existe un art individuel, original, purement nippon, qui du IX^e au XVIII^e siècle vivra d'une vie très puissante et donnera des œuvres de grand prix.

Le fondateur de l'école japonaise de peinture (par opposition à l'école sino-japonaise, mot impropre d'ailleurs et que nous n'employons que faute de mieux) est *Kanaoka*, peintre des empereurs Uda et Daigo (886-930). Les successeurs de ce maître incontesté jalonnent près de dix siècles : ce sont au XII^e siècle les peintres issus de la famille des *Fudjiwara*, et le plus célèbre *Tsunetaka*, qui cumulait ses travaux d'artiste et les fonctions de gouverneur de la province de Tosa.

Assoupis et comme éteints pendant toute la durée du XIV^e siècle, les arts reprennent quelque vie sur la fin de cette triste période. Le XV^e siècle, sous l'influence de shoguns, qui furent parfois également de grands peintres, marque de l'apogée de ce mouvement, qui a vu naître les créateurs du grand art national et qui aussi a subi l'invasion de l'influence chinoise dans le domaine de la peinture. C'est l'époque de *Meitshio*, « que les Japonais « tiennent pour l'un des coryphées de leur style national primitif, mais c'est « celle aussi où les artistes commencent à s'essayer à ces esquisses jetées sur « le papier en quelques traits vigoureux, dont le goût était né en Chine sous « la dynastie des Mings. C'est surtout par là que l'influence chinoise joue un « rôle capital dans l'histoire de l'art japonais ».

Une autre influence, qui, très nette, a cependant échappé à une grande majorité d'écrivains, c'est celle de l'art persan, que M. Duranty a su si bien souligner dans maints ouvrages de cette période.

Il faut alors attendre l'époque des Tokugawa, dans les arts comme dans les lettres, pour trouver des écoles de valeur, des artistes célèbres et des



Cliché de V. E. F. d'E. O.

Kyôto. — Au San-jyū-san-gen-dô
(temple des 33.333 images de Kwannon)
Statue de Basōsemim, art d'Unkei.

Chinois aient été nombreux et non sans valeur, il faut retenir que son style n'a guère de commun avec l'art national nippon, qu'illustrèrent au début du XIX^e siècle deux merveilleux artistes, dont les noms ont été immortalisés en Europe même : Hokusai et Hiroshigé.

Hokusai « a la force, la variété, l'imprévu du coup de pinceau ; il a « l'originalité et l'humour, la verve, la fécondité et l'élégance de l'invention, « un goût suprême dans le dessin, la mémoire et l'éducation de l'œil poussée « à un point unique, une adresse de main prodigieuse. Son œuvre est immen- « se, d'une immensité telle qu'elle effraie l'imagination et résume, dans une « réalité nerveuse saisissante, les mœurs, la vie, la nature. Le nom d'Hokusai « est le premier nom d'artiste japonais qui ait traversé les mers ; il deviendra

œuvres remarquables. Citons : *San raku*, peintre sino-japonais, le paysagiste *Yeishin*, son élève *Sotasu*, qui fit usage de poudre d'or mêlée à l'encre de Chine et en vulgarisa la mode, *Mitsuoki*, créateur de cet art décoratif raffiné, élégant « où les fleurs, les oiseaux et les paysages ont des suavités « préraphaëlesques, » *Matahei*, le créateur du style populaire, qui correspond à ce que nous appellerions « école réaliste », qu'ont illustrée trois des meilleurs artistes nippons : *Moronobu*, *Shiunsho* et *Hokusai*. Moronobu a pris part au progrès du décor des tissus de soie et des broderies ».

Le XVIII^e siècle marque l'apogée du décor japonais. De ce qu'un artiste chinois, de talent réel d'ailleurs, fut vu au Japon par des Hollandais de passage, on en vint à considérer en Europe que la peinture du genre de Nam Ping représentait par excellence l'art du Yamato. Bien que les élèves de ce

« sous peu célèbre dans les deux hémisphères; il l'est déjà. Un talent si complet et si original doit appartenir à l'humanité ».

Hiroshighé est le peintre de mœurs le plus vivant du XIX^e siècle, nous dit-on; le fait est que l'on trouve de lui, dans toute la vie japonaise, d'innombrables reproductions. Paysagiste, portraitiste, il croque la silhouette avec un entrain endiablé; qui n'a vu de lui ses scènes de pluie par exemple, à la campagne, ou à Tokyo?

Les artistes modernes se sont mis à l'étude d'un art étranger, tout nouveau pour eux et qui semble ne pas être complètement assimilable à leur génie personnel. On trouve néanmoins de fort beaux essais dans cet ordre d'idée et l'exposition de peinture moderne, encouragée par l'Empereur, qui se tient annuellement à Tokyo, prouve que, lorsqu'ils s'y acharnent, les Japonais sont capables de s'adapter non sans charme les méthodes et les styles les plus personnels de l'Occident.

L'architecture, elle aussi, est merveilleusement nipponne: Temples et maisons privées, palais ou théâtres sont tous conçus sur le même plan; de fortes colonnes mais point de murailles; des cloisons mobiles de matières frêles; l'architecte japonais est avant tout un charpentier; son art consiste essentiellement à faire prédominer les vides sur les pleins.

En Chine, on a construit en bois et en briques parce que la pierre était une matière quasiment rare; mais on a construit en bois au Japon parce que le bois y abonde, qu'il est de la plus belle qualité, qu'il semble fait pour résister au temps, parce qu'aussi les séismes dont l'archipel est la victime



Cliché de L. E. F. d'E. O.

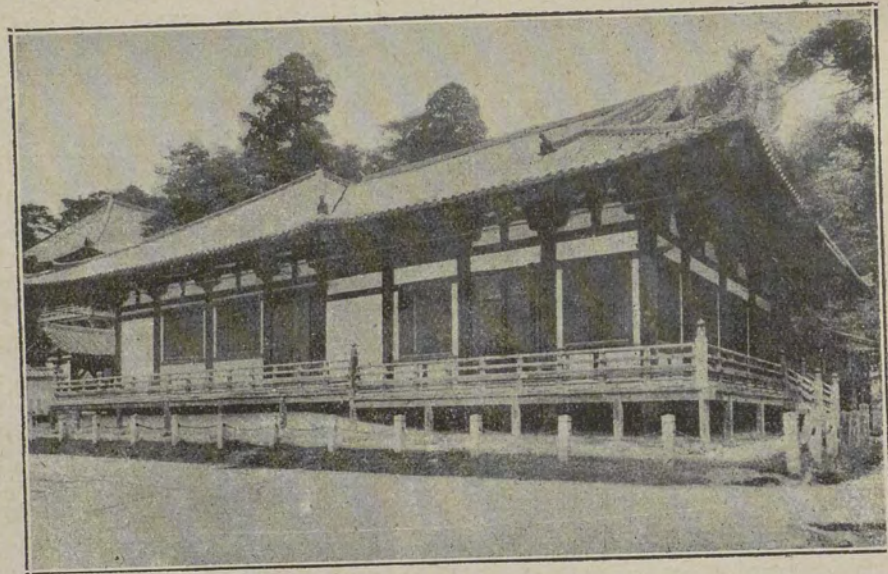
Temple Shin Yakushi ji (près de Nara).
Statue d'un gardien de la loi (tête).

poussaient plutôt à utiliser des masses d'un seul morceau et qui se prêtent aux mouvements du sol dans une certaine mesure.

Ici encore deux arts très divers sont sensibles : l'art purement japonais, dont les toits tout droits, les poutres solides et visibles sont les caractéristiques essentielles, et l'art chinois, dont les toits ont les extrémités incurvées vers le ciel, dont les poutres sont agrémentées de mille dessins ou sculptures diverses. L'art japonais est le descendant direct de ce qu'on a appelé, un peu hâtivement d'ailleurs, l'art aïno ; l'art sino-japonais est la reproduction des architectures bouddhiques dont il ne reste aucun vestige de quelqu'ancienneté en Chine, parce que la matière chinoise n'avait pas de résistance.

Mais ce qui fait l'un des charmes de l'architecture japonaise, c'est surtout que le constructeur se révélait aussi dessinateur de jardins : point de temple qui ne soit précédé d'un parc, caché sous l'ombre épaisse d'un bosquet, environné d'eau sous quelque forme qu'on l'imagine, ruisseau, lac, vasque ou étang aux fleurs odoriférantes.

C'est l'architecture qui fait la joie du visiteur de Kyoto, de Nara, de Nikko ; c'est elle qui transporte l'heureux mortel qui peut obtenir l'autorisation de



Cliché de F. F. d'R. O.

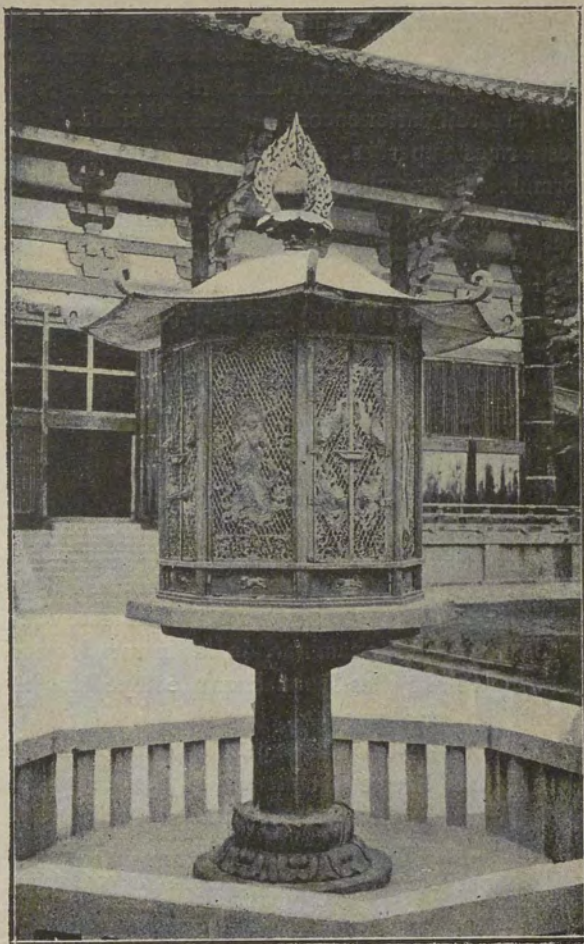
Nara. — Tadaiji (Grand temple de l'Est).
Le pavillon des « fleurs de la Loi » hokkedo.

visiter une partie du palais impérial de Tokyo. Car l'art architectural du Japon a deux qualités dominantes : son association intime avec le caractère du paysage, ce que j'appellerai sa mise en scène, et sa décoration.



On aura donné une idée convenable de l'architecture japonaise quand on aura parlé du *yashiki*, que d'aucuns ont nommé la maison de paille, de bois et de papier, et qui est à la vérité une habitation fort agréable. La construction en est fort simple : une première rangée de piliers équarris plantés à moins de deux mètres les uns des autres ; derrière cette rangée un second alignement d'un espacement égal. On pose sur le squelette ainsi dressé un toit de chaume, de paille, ou de feuillage, et le gros œuvre de la maison est terminé.

Des menuisiers creusent alors dans les madriers, qui maintiennent horizontalement les piliers, des glissières dans lesquelles on fera se mouvoir les parois ; ces parois sont des croisées de sapin sur lesquelles est appliquée une feuille d'un papier spécial, assez solide. De semblables séparations viennent diviser l'intérieur en



Cliché de l'E. F. d'E. O.

Nara. — Temple du Daibutsu. Lanterne octogonale en bronze, attribuée à un artiste chinois du VIII^e siècle.

chambres plus ou moins grandes ; pour parquet des nattes spéciales de paille très fine et très jaune, les *tatamis* ; pour plafond une couche de papier blanc posée sur des planches de bois léger. L'air circule entre le toit et le plafond, entre le sol et le plancher ; il peut circuler à profusion dans la maison quand on a décidé d'en retirer momentanément les cloisons mobiles : votre demeure est alors ouverte à tous les vents.

La sculpture du Yamato, dont les origines, antérieures au VII^e siècle de notre ère, reflètent de curieuses influences de l'Asie antérieure et même de l'Europe, atteint son apogée au XVII^e siècle. On cite la décoration exécutée par Hidari Zingoro, l'architecte du temple de Nikko et diverses pièces qui dénotent un art consommé; entre autres il faut donner une mention toute spéciale à la sculpture des masques dont un représentant célèbre fut Demé Jiomon qui vient au début du XVII^e siècle.

Il faudrait parler encore des arts décoratifs, de la ciselure, qui nous a laissé des armes superbes, de la laque, dont on connaît depuis peu seulement la formule dans ses plus grands traits, de la céramique, des tissus et des broderies. Dans tous ces domaines qui semblent bien uniquement japonais, les chefs d'œuvre abondent.

Mais il faut retenir deux choses : c'est d'abord que l'art japonais « national » a eu une existence propre, constante, à côté des écoles à tendances étrangères; c'est aussi que l'art japonais, conservateur averti de ses trésors, permettra sans doute d'établir que l'art chinois doit beaucoup à l'Inde, à la Perse, peut-être à la Grèce et à l'Égypte.

C'est une bien curieuse histoire que celle des sciences japonaises. On la connaît peu ou pour mieux dire pas; on la néglige sans raison valable. Cependant ces années dernières on a manifesté pour elles quelque attention: on a consenti à les examiner, on les a trouvées curieuses au point qu'on a été jusqu'à dire que « les Japonais ont déployé dans ce domaine autant de finesse que de vigueur d'esprit. »

L'histoire des mathématiques japonaises se divise en deux périodes dont l'une finit et l'autre commence en l'année 1603. La première comporte des spéculations sur les données chinoises, qui ne tardent pas à tomber en décadence. La seconde reprend l'étude des ouvrages chinois: de nombreuses écoles sont ouvertes, c'est l'époque du *wasan*, que l'on peut traduire par *calcul japonais*. Séki et Takébé, créateurs de notations et de méthodes nouvelles donnent à la science une impulsion remarquable.

De la première période peu de choses à dire sinon que deux cents ans au moins avant l'ère chrétienne, par conséquent huit cents avant le début de l'influence chinoise, les noms actuels des nombres sont déjà connus et en usage courant; la numération est décimale, un système de poids et de mesure est employé ainsi qu'un calendrier luni-solaire. Un observatoire existe au début du VIII^e siècle, mais on y emploie les « Neuf chapitres des mathématiques » qui traitent de presque tous les problèmes usuels d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie.

La seconde période est beaucoup plus vivante. Nous trouvons à l'extrême pointe le savant Mori, qui fonda une école, publia des livres de valeur indis-

LES ARTS ET LES SCIENCES

cutable et fit des élèves dont les travaux eurent sur l'évolution de l'arithmétique une incontestable influence. Des traductions d'œuvres chinoises et l'étude de quelques problèmes nouveaux nous conduisent à cette époque où Isomura, Muramatsu et Sawaguchi s'occupent de la mesure de la circonférence. Puis, dès 1670, la science japonaise prend de l'avance sur sa voisine de l'Empire du Milieu : « reconnaît que certaines équations ont plusieurs racines ».

Mais c'est le savant *Seki* (1642-1708) qui eut sur les sciences exactes en Yamato l'influence décisive. Son enseignement, divisé en trois classes, à la façon dont Pythagore comprenait le sien, révéla des élèves de première valeur ; dans la pratique il dota les mathématiques japonaises du *tenzan*, « outil divin », qui a pour objet la résolution des équations. C'est lui qui introduit l'usage des « caractères », employés comme nous le faisons des lettres, dans le calcul algébrique : il s'appliqua le premier enfin à « l'analyse même des problèmes et à l'explication de ses méthodes. C'est encore lui qui donnait en 1683, plus de trente-trois ans avant que Leibnitz n'en parle, une théorie des déterminants, et « la méthode générale pour le développement des déterminants du 3^e ordre ».

Les successeurs de Seki s'attachèrent aux questions de quadrature, de cubature, et y réalisèrent des progrès fort intéressants. Et dès lors c'est le développement ininterrompu de la science.

En 1772 *Ajima*, le plus grand des mathématiciens japonais, détermine des faits nouveaux gros de conséquences : il réussit notamment à diviser la corde — et non plus seulement l'arc, — en parties égales. Enfin l'essor du « Wasan » continua durant toute la première partie du XIX^e siècle et les noms les plus illustres des sciences japonaises se relèvent alors : *Haségawa*, *Kobayashi*, *Hagiwara*, *Wada*, enfin *Takébé*, le constructeur des *tables enri*, qui simplifièrent d'une façon si caractéristique tous les problèmes.

Mais les mathématiques n'ont pas accaparé l'esprit nippon : les sciences, physiques et naturelles ont également attaché ses meilleurs savants. Les différentes sections de la science médicale ont fait dans le XIX^e siècle, mais surtout depuis 1868, des progrès incontestables ; elles en font encore. La biologie, la microbiologie, la serothérapie notamment ont fait des conquêtes dont le Japon peut être légitimement fier : il faut citer notamment le Docteur *Kitasato* dont les recherches ont abouti à la découverte de plusieurs sérums prophylactiques de la plus haute utilité : c'est lui qui s'était attaché en même temps que le Dr Yersin à la découverte du coli bacille de la peste ; c'est encore lui qui préparait ces temps derniers une vaccine de la scarlatine et de la diphtérie. Parallèlement les Drs Ogata et Oyama, poursuivaient à Formose, sur les maladies contagieuses, des recherches qui sont tenues pour décisives par les maîtres de notre Institut Pasteur.

Ce sont là des faits. Dans quelque domaine qu'on les considère, les Japonais sont des travailleurs consciencieux, honnêtes et persévérants : si la fortune les favorise, on doit dire qu'ils ont fort bien su se la concilier.

CHAPITRE X

L'AGRICULTURE

Le problème de l'agriculture, au Japon, tire sa complexité même de la surpopulation.

L'archipel nippon, soit Yeso, Hondo, Kiushiu, Shikoku et Riukiu, comptait au 1^{er} octobre 1920 : 55.963.053 habitants soit 144,25 habitants au kilomètre carré. La Corée comprenait à la même époque 17.264.119 habitants soit 78,21 par km² Taïwan (Formose) en accuse 3.655.308, ce qui équivaut à 101,62 au km² ; enfin Karafuto (Sakhaline), terre que les rigueurs de la température rendent peu habitable, en compte encore 105.899, ce qui représente 2,93 habitants au km². Pour établir une comparaison qui puisse frapper l'esprit, rappelons que la France ne compte au maximum, et d'après les recensements d'avant guerre, que 76 âmes pour le même espace. On aperçoit quel est le point faible de cet empire, qui n'a pas assez de *terrain* pour nourrir sa population.

Car la vérité commande de dire que le terrain fait défaut d'une façon cruelle ; nul homme mieux que le Japonais n'aime son lopin de terre ; dans toutes les campagnes les paysans s'adonnent au travail avec un enthousiasme qui fait l'admiration des étrangers.

Quoiqu'il en soit, ce labeur n'est pas stérile, si l'on en croit les données des statistiques officielles : en 1912, le riz n'était semé par exemple que sur 2.978.234 hectares et en 1922 il en occupait 3.114.783 soit cent trente-six mille hectares gagnés pour le *bento* quotidien ; la production en riz s'élevait aussitôt de 91 millions d'hectolitres à 109 millions ; mais ce n'est point encore assez et le Japon doit en acheter des quantités importantes à l'étranger ; il est juste d'ajouter que ces quantités vont en diminuant : de 162 millions de yens en 1919, elles tombent en 1921 à environ 29 millions.

Le riz, qui est la principale culture du Japon n'est cependant pas la seule : l'orge, le seigle, le froment viennent au second plan ; le mûrier qui couvrait, en 1912, seulement 449.878 hectares, en occupe actuellement 523.400 ; on trouve également des cultures considérables de pois, *daidzu azuki*, de millet, de colza, de sarrazin, de patates, de pommes de terre et de tabac. Ces deux



cultures ont pris au cours de la dernière décade une importance particulière ; tandis qu'en 1912 les pommes de terre tenaient une superficie de 68.350 hectares et rapportaient 684.975.000 kilogs de fruits, elles occupaient 103.406 hectares en 1922 et leur production était de 1.075.179.000 kilogs. Le tabac passait en même temps de 27.528 hectares à 37.287 et la production s'élevait de 38.971.000 kgs à 61.190.000 kgs.

L'agriculture a mis moins d'empressement que l'industrie à suivre les voies du progrès et c'est à peine si elle y vient aujourd'hui : le paysan de tous les pays a toujours éprouvé de la répugnance à faire usage des machines que les hommes remplacent si bien. On doit cependant reconnaître qu'un mouvement se dessine actuellement sous l'impulsion des écoles, où l'on fait une propagande active pour tous ces outils d'un autre monde. Évidemment le succès de ces instruments nouveaux restera longtemps assez précaire dans un pays où la main-d'œuvre est si effroyablement nombreuse : il faut songer que tout le monde doit gagner sa vie, surtout quand l'émigration voit se refermer sur elle les portes de tous les pays étrangers. On a pu voir à une exposition, qui s'est tenue dernièrement à Tokyo, tout un assortiment de machines agricoles fabriquées au Japon et qui, mieux adaptées que les machines américaines aux besoins du pays, plaisaient fort aux visiteurs : c'est un signe dont on ne doit pas négliger l'importance, bien qu'actuellement encore ces instruments là ne semblent devoir servir qu'aux cultures japonaises de Mandchourie et de Corée.

Il est un point de l'histoire japonaise sur lequel on ne peut manquer d'appuyer quand on parle de l'agriculture : c'est que le Japon, que l'on peint trop souvent sous les allures de la puissance militaire, a beaucoup plus conquis de territoires par l'adresse de ses paysans, par leur labeur et leurs succès, que par la force de ses armées. Partout où les Japonais se sont installés dans des établissements agricoles qu'ils ont dû créer de toutes pièces, ils ont forcé la réussite ; que ce soit à Formose, terre laissée en friche par les Chinois pendant tout le temps de leur occupation, que ce soit en Corée, relativement dénuée sous les empereurs du *Matin Calme*, que ce soit en Mandchourie, où les colonies agricoles japonaises excitent la convoitise de tous ceux qui les voient, que ce soit encore au Chantoung, où ils surent tirer parti de ce que les Allemands avaient négligé, partout les Nippons peuvent être fiers de leur croisade de culture. Il ne semble pas très politique de collaborer aujourd'hui avec ceux qui ont entrepris de les dépouiller de tous les coins sur lesquels ils se sont établis et de les consigner au quartier dans leur trop petit empire. Travailleurs probes, honnêtes, disciplinés, ils n'ont contre eux que d'être peu communicatifs : c'est le défaut inhérent aux gens qui, penchés tout le jour sur la glèbe, attentifs à ses moindres avertissements, n'ont pas de temps à consacrer aux bagatelles de l'extérieur ; que l'on voie plutôt l'état auquel sont revenues les terres qu'ils ont dû abandonner sous l'injonction des traités internationaux, que l'on voie le Chantoung, par exemple, depuis près de trois ans qu'ils en sont partis.

CHAPITRE XI

L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DU JAPON EN 1920

TOUT était à créer ; le pays manquait de moyens de communications, de marine marchande, de marine de guerre, d'armée, d'industrie ; son commerce était nul, ses pêcheries inorganisées, ses forêts mal exploitées, son agriculture arriérée. On sait avec quelle soudaineté et quelle efficacité le Japon s'est armé : très vite il a pu se passer d'instructeurs européens et fabriquer lui-même ses canons et ses cuirassés, organiser ses arsenaux, ses usines spéciales et tous les cadres qu'il lui fallait. Le développement des chemins de fer et des moyens de stimuler l'activité commerciale et industrielle du pays ne fut pas moins prestigieux : en 1918, le Japon est pourvu de 10.000 kilomètres de chemins de fer, d'innombrables tramways, d'une puissante marine marchande qui, pour les vapeurs seuls, dépasse deux millions et demi de tonnes ; et partout les travaux sont poussés avec énergie. »

Si l'on suit sur les statistiques l'évolution économique du Japon, on est comme stupéfait de l'accroissement vertigineux qui se relève dans toutes les branches. Les pêcheries, qui n'étaient, en 1900, fortes que de ce qui était indispensable pour l'alimentation d'un pays où, ne l'oublions pas, la nourriture principale est le poisson, se sont multipliées au point de doubler et plus le rendement ; en 1900 elles ne rapportaient que 56 millions de yens, en 1916, c'est cent deux millions qu'elles fournissent ; en 1921, elles atteignent le chiffre de 258 millions de yens.

L'exploitation scientifique des mines sur une formule européenne a fait que le produit a passé de cent cinq millions de yens en 1905 à quatre cent quarante-deux millions en 1912 et à près du double en 1922. Sur ce total, les mines de charbon en 1909 rapportaient 15.048.013 tonnes, qui valaient alors 58.313.680 yens ; en 1918 ce total atteignait 28.029.425 t. représentant 286.032.425 yens.

La sériciculture peut être tenue pour l'une des sources de rapport les plus importantes du pays ; si l'on s'arrête à considérer en effet les chiffres que nous donne l'École supérieure de Sériciculture de Tokyo, on voit que la production des soies filées et tissées atteint une valeur de deux milliards de yens pour les soies filées et d'un milliard cent millions pour les soies tissées ; encore faut-il observer que dans ces chiffres on ne mentionne ni les soies grèges, ni les soies d'autre nature, dont les 70/100 sont destinés à l'exportation.

« La grande question aujourd'hui, dit le *Japan Times* dans un article consacré à la récente exposition de Tokyo, la grande question est d'arriver à offrir, sur les marchés étrangers des marchandises d'une qualité uniforme. Il faut donc sérier les cocons et pour cela les œufs de vers à soie : c'est ce qu'on a fait à Shinshu où, sur trois mille variétés de vers à soie, on a résolu de n'en admettre plus que cinq seulement après 1924. La préfecture de Nagano est la plus productive à l'heure qu'il est : elle fournit pour 165 millions de soies grèges (soit 54 p. 100 de la production totale du Japon) et 85 millions de cocons ».

Au point de vue des industries textiles, le Japon devient un des fournisseurs les mieux chalandés du monde. On y a beaucoup étudié les fabrications, on a amélioré les métiers et la matière première et c'est ainsi que la manufacture de Fukui, sans conteste la plus importante dans cette branche, puisqu'on y



Réception de jardin à la résidence du baron Mitsui, en l'honneur de la mission française (16 Avril 1925).

trouve 32.176 métiers, a pu fabriquer en 1919 pour 169 millions de yens, dont 120 millions représentent la valeur des exportations. Crêpes blancs, crêpes *kabe* rayés, crêpes georgette, pongée de soie, *habutaï* de toute espèce, telles sont les productions qui viennent de Fukui. Il faudrait citer encore la province d'Ishikawa et de Toyama, et la préfecture de Yamanashi, cette dernière spécialisée dans la production de la soie *kai* dont elle donne 1.000.000 de yens par an.

Depuis 1914, l'industrie textile s'est beaucoup développée : on fabrique des lainages de qualité bon marché, des velours de coton, des produits de chanvre et de lin, des étoffes de papier. L'exportation des produits de l'industrie textile s'est élevée, pour l'année 1920, au chiffre de 172.800.000 yens. Sur cette production la préfecture d'Osaka représente à elle seule les chiffres suivants :

PRODUCTION DE LA PRÉFECTURE d'Osaka	PRODUCTION annuelle (Yèn)	EXPORTATION annuelle (Yèn)
Soie filée	241.440.000	152.380.080
Cotonnades	287.340.000	199.780.000
Bonneterie	42.560.000	8.760.000
Etoffes	12.380.000	9.420.000

L'industrie japonaise suffirait à prouver que les peuples qui veulent suivre les routes de la civilisation le peuvent avec quelque patience. L'habileté des artisans nippons est légendaire ; elle s'est assouplie à la fabrication en série. L'horlogerie japonaise, quoique d'une perfection moins grande encore que celle de Besançon, a donné pour une seule fabrique, celle des établissements Hattori, la somme énorme de 321.762 montres et de 664.747 pendules ou horloges.

Nous ne parlerons que pour mémoire des fameuses perles cultivées du pays. Ces perles, aussi belles, aussi fines et d'un orient aussi pur que les « vraies », ne sont en somme que de vraies perles obtenues par la patience d'un peuple qui connaît les vertus du temps et qui sait observer. La production de ces perles va en augmentant chaque année, mais elle n'est capable de nuire en rien à la valeur du bijou en général.

Le Japon s'est fait une spécialité aussi de la manufacture du celluloïd : jouets, peignes, instruments de toilette, articles de bureau, voire même des articles de voyage figurant aujourd'hui en bonne place sur les statistiques : 2.577.000 yens en 1919.

Ivoires, laques, cloisonnés, bambous sculptés, doivent figurer encore parmi les industries du Yamato ; mais il n'est pas jusque dans l'industrie des produits chimiques que les Japonais n'aient cherché à devenir les égaux des puissances d'Occident. La guerre de 1914 les y a conduits d'ailleurs comme

par la main et les produits que l'on peut citer sont infiniment supérieurs à ceux qu'ils présentaient en 1914.

Le Japon, nous dit-on, peut produire des teintures d'aniline aussi bonnes que les teintures allemandes et il en exporte aux Indes, en Chine et en Amérique. Il serait indispensable de parler encore des essais qui ont été faits dans le domaine de la faïence ou de la porcelaine pour obtenir une matière plus parfaite : déjà des services de table à l'européenne sont exportés du Japon pour une valeur de 37 millions de Yens.

Les qualités de papier qui s'exportent actuellement pour 12.668.000 yens répondent à la demande des acheteurs de papier fin, soit pour l'impression, soit pour les mille usages qu'on lui réserve aujourd'hui ; mais le prix de ce papier le rend difficilement accessible pour les bourses aux moyens restreints, et c'est un point sur lequel il faut que les Nippons fassent encore des progrès. Ils exportaient cependant encore en 1921 pour 7.388.000 yens de papiers à imprimer, pour 1.838.000 yens de papier dit *torinoko* et pour une somme relativement énorme de cartons, papiers d'emballage, registres et autres.



Réception en plein air chez le baron Mitsui en l'honneur de la mission commerciale française. 13 Avril 1925 De droite à gauche : M. Guillemon, M. Saburi, vicomtesse Soga, M. Genti, vicomte Soga M. Soga, Meslles Ader, Mme Saburi, Mme Ader et M. Stahling.

Dans le domaine des industries mécaniques, de sérieux progrès ont été accomplis ; les machines-outils, et notamment celles qui sont destinées à la métallurgie : tours, raboteuses, fraiseuses, perceuses, qu'on était contraint avant la guerre d'acheter à l'étranger pour des sommes considérables, sont fabriquées aujourd'hui presque exclusivement au Japon. Aussi toute l'industrie en général a-t-elle pu tirer des bénéfices sérieux de ce nouvel état de choses : l'automobile s'est développée et la construction des moteurs, quoique encore assez réduite, commence cependant à prendre de l'ampleur ; on fabrique également des avions, civils et militaires, au centre de Tokorosawa par exemple, et souvent sur les types français. Les métiers à tisser, qui sont presque aussi parfaits au Japon qu'en Amérique, selon une opinion américaine dénuée de bienveillance, et toute la gamme des machines : tours de précision, dynamos, machines à planer, etc., sortent également des ateliers japonais que la guerre a fait naître.

L'électricité a suivi la marche des autres industries : elle fut installée à Tokyo pour la première fois en 1887.

Aujourd'hui, la société d'éclairage de la capitale au capital de 219.750.000 yens, possède 25 centrales ; elle a posé 1.600 kilomètres de fils, elle éclaire 895.366 maisons. Inutile d'ajouter que tout le matériel est également construit au Japon. Ici encore le Japon ne s'est pas satisfait de copier, il a créé des types nouveaux : des isolateurs-transformateurs de 500.000 volts et des isolateurs de 150.000 volts, qui sont d'un modèle nouveau.

Du téléphone, de la T. S. F., nous ne dirons rien ; leur T. S. F. inquiète fortement les Américains, qui prétendaient à posséder la suprématie des moyens de communication sur le Pacifique ; quant au téléphone qu'il suffise de dire que non seulement il est plus répandu à Tokyo qu'il ne le sera d'ici longtemps en France, mais que toutes les grandes villes chinoises sont équipées de téléphones par des compagnies dirigées par des Japonais et fournies de matériel par eux.

Le commerce marque un essor inédit dès la révolution de Meidji. Quelques chiffres fixeront à ce sujet les idées :

En 1877, dix ans seulement après l'ère nouvelle, le commerce japonais s'élevait à 50 millions de yens, (exportations et importations comprises.) En 1887, il passait par 97 millions ; en 1897, par 328 millions ; en 1907, il atteignait 927 millions et en 1916, il dépassait 2 milliards de yens.

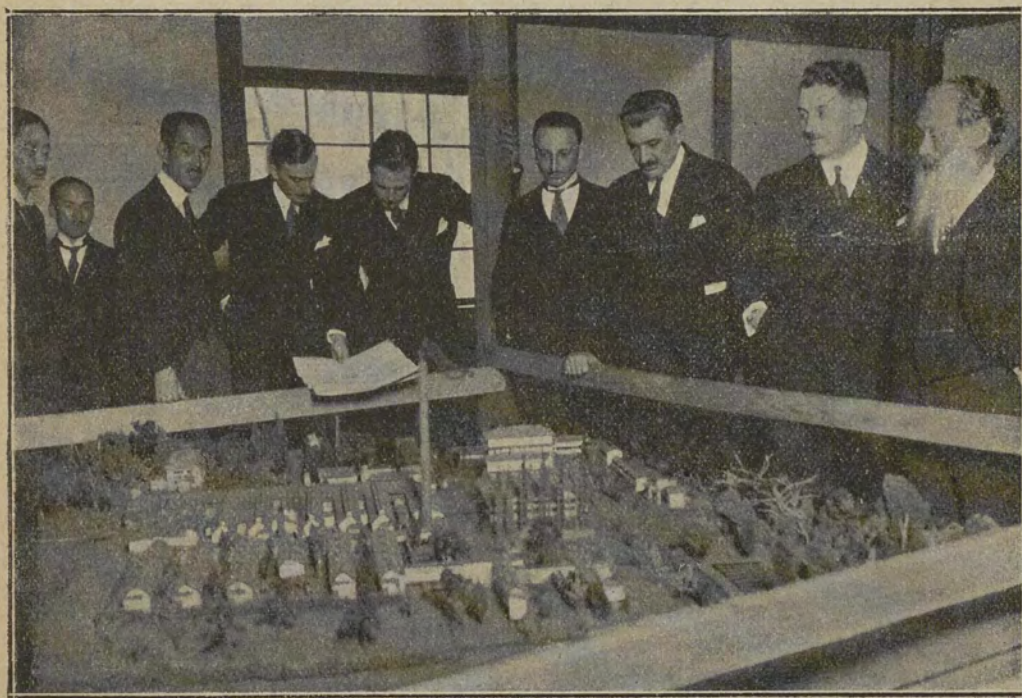
En 1919 les exportations et les importations atteignent la somme de 4.273.419.000 yens. Quarante ans auparavant elles n'étaient que de cinquante millions : elles étaient donc devenues près de cent fois plus considérables.

Plus d'un quart du revenu national est fourni par le commerce, notamment par le commerce de transport et l'on ne peut que s'étonner du contraste que présente l'époque actuelle avec la période précédente, où le commerce constituait une sorte de classe secondaire, presque toujours subalterne.

Les principaux articles d'exportation sont : les bois de coffrage et de charpente, les poteries, céramiques et porcelaines, le charbon et le cuivre, les tresses de pailles diverses et les nattes, le camphre, le sucre, le thé, la soie et ses déchets, la soie grège, le pongé, les tissus de coton. A l'importation, on trouve surtout du fer sous ses différentes formes, du pétrole, des engrais, du riz, du coton brut, des machines agricoles et des machineries d'usine, des moteurs et toutes sortes de minéraux à manufacturer.

Pour encourager le peuple dans cette voie si florissante, l'État n'a reculé devant aucune dépense : il a créé des écoles de commerce, qui sont au nombre de 18, l'École supérieure étant à Tokyo ; il a fondé et il entretient 57 Chambres de Commerce ; il subventionne des musées économiques non seulement au Japon mais même à l'étranger.

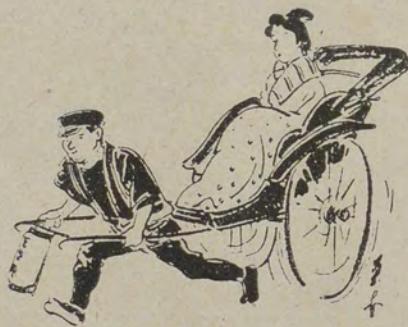
Il n'est pas jusqu'aux banques qui n'aient pris de la Révolution une force nouvelle. La plus ancienne banque japonaise, créée à Kyoto au XVI^e siècle est



La mission commerciale française à la filature Katakura
(Omiva, près de Tokyo) (6 Avril 1925).
A l'extrême droite, M. Abe, président de la filature.

la Banque Mitsui, qui s'est modernisée et muée en une société anonyme. Les autres banques du Japon sont toutes récentes : la Banque du Japon, banque centrale, officielle, est chargée de régulariser le système monétaire, de servir de lien entre les autres banques et a reçu le privilège d'émettre des billets remboursables en numéraire, privilège que les établissements concurrents se sont vu retirer en 1883. Les banques japonaises sont toutes placées sous le contrôle direct de l'Etat : *Yokohama Specie Bank*, *Banque des Hypothèques*, Banque de Formose, Banque de Corée, etc etc.

Il ne faut pas manquer de faire ressortir que si le commerce japonais a suivi cette marche ascensionnelle vertigineuse, c'est beaucoup à l'esprit de suite et d'ordre, à la discipline nationale, à l'organisation méticuleuse de ses différents services qu'il le doit. C'est devenu un lieu commun de plaisanter sur le sujet des services de renseignements du Japon ; mais ces services que d'aucuns ont taxés à la légère de services d'espionnage, parce qu'il est plus aisé de les dédaigner sous ce prétexte, ont permis au Japon de se tenir constamment au courant des derniers perfectionnements du commerce ou de l'industrie et de suivre la marche vers la perfection, vers laquelle tout le monde tend puisqu'elle n'est pas de ce monde. Les Japonais, au contraire des Chinois, ont su faire abstraction de tout ce qui, dans leurs traditions, pouvait entraîner la routine ; ils se sont défendus de cette routine avec une ardeur qui a contribué à assurer leur succès. Ils savaient ce qu'ils voulaient ; ils ont courageusement sacrifié tout ce qui était de nature à les gêner dans leur marche. On l'a vu au moment de la révolution de 1868 ; on le voit chaque jour encore, dans les détails de l'existence qu'ils ont pu conserver jusqu'à présent. Et ce sera peut-être bien un de leurs principaux motifs de gloire que d'avoir su se plier aux nécessités de l'heure qu'ils vivent.



CHAPITRE XII

LE JAPON ET L'ÉTRANGER

SES RELATIONS AVEC LA FRANCE

Au moment de réorganiser le pays sur des bases si nouvelles, il fallait au Mikado des aides avertis qui puissent le seconder dans l'introduction des réformes qu'il projetait. C'est à la France qu'il les demanda surtout.

Notre pays, glorieux malgré la défaite de 1870, jouissait d'une réputation militaire qui avait impressionné les Japonais et c'est le capitaine Chanoine qui fut investi de ces importantes fonctions. Sa tâche fut durable et il n'est pas sans émotion actuellement encore, pour un Français qui fréquente les camps japonais, d'entendre ces sonneries qui rappellent les nôtres, d'assister à ces exercices qui découlent directement de nos exercices, de trouver cette formule d'administration militaire, que nous plaisantons chez nous par plaisir de tout plaisanter et que les Japonais ont préféré à l'administration d'autres pays.

Cette empreinte française est tellement forte qu'à part l'uniforme et certain « *pas de l'oie* », très amélioré d'ailleurs, on pourrait croire à voir manœuvrer des troupes de chez nous.

Dans la marine, c'est encore à des Français que l'on demanda les plans et la direction de la construction des arsenaux. M. Bertin, l'illustre ingénieur de la marine, passa au Japon toute une partie de sa vie savante et conçut pour le peuple au contact duquel il se trouvait un attachement qui militerait à lui seul en faveur de la volonté de civilisation nipponne.

Même la commission de codification des lois japonaises fut composée en partie majeure de Français. Ce fut en particulier le savant Boissonnade qui rédigea le Code pénal, le Code d'instruction criminelle et un premier projet de Code civil. Ce furent ensuite Dubousquet qui poursuivit les études faites sur le Code civil, puis Michel Revon, que sa connaissance de la langue japonaise mit à même d'étudier, en plus des codes du Yamato, la littérature nipponne, au point de pouvoir en faire une histoire tout à fait remarquable.

Nous avons encore au Japon, doté maintenant d'une législation moderne, des conseillers plus ou moins officieux dont la voix est grandement écoutée.

Quand l'aviation fut devenue un outil de la guerre moderne, c'est une mission française, composée de quarante officiers, sous-officiers, et soldats qui, sous l'énergique direction du regretté Colonel Fauré, vint à Tokyo et fut répartie entre les différents centres japonais.

On le voit : du côté du Japon toutes les faveurs allaient à la France ; il est regrettable de constater qu'il n'en fut pas de même du côté français. Les bonnes dispositions des Japonais se refroidirent au moment de l'alliance franco-russe, parce que les Japonais voyaient dans la Russie l'ennemi qui mettrait des entraves à la colonisation pacifique des contrées riches mais inutilisées de la Chine. Puis la France n'hésita pas à faire connaître, au moment de l'alliance anglo-japonaise, qu'elle s'était mise d'accord avec la Russie pour parer aux éventualités que laissait prévoir la nouvelle alliance.

La guerre russo-japonaise semble avoir mis un terme à ces frictions douloureuses. C'est de cette date que l'on trouve des conventions franco-japonaises qui établissent nettement le bon vouloir de la France et du Japon ; celle du 20 Juin 1907 d'abord, par laquelle les deux pays promettent de se garantir réciproquement leurs possessions en Extrême-Orient, de maintenir la situation actuelle de la Chine et de s'appuyer mutuellement dans les contrées de l'empire chinois voisines de leurs possessions. Puis, le 19 août 1911, celle qui détermina de part et d'autre les tarifs douaniers et qui reconnut réciproquement au Japon et à la France le régime de la nation la plus favorisée.

Il est clair que notre pays ne peut se ranger dans la politique moderne à l'égard du Japon aux côtés de ceux qui veulent bloquer ce peuple dans ses îles. Il y a là non seulement une question d'humanité, mais une question de logique, une question de fait. Considérons avec quelque complaisance cette nation qui ne demande qu'une chose : pouvoir écouler ses produits, créer



Cliché de l'E. F. d'E.O.

Kyôto — Kin kaku ji
(temple du Pavillon d'or).
Secte zen ; fondé au XVI^e siècle.

une monnaie d'échange et tirer le riz, qu'il ne peut plus cultiver chez lui, faute de place, des pays avec lesquels il pourra commercer. Nous rendrons ainsi au Japon, à l'heure critique qu'il traverse, un peu de cette sympathie qu'il n'hésita pas à nous témoigner après 1870.



Temple shintoïste d'Itsukushima, l'un des trois joyaux parmi les paysages du Japon.

SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES PUISSANCES

Quand on parle de la politique extérieure du Japon, il ne faut jamais manquer de souligner que ce pays, d'abord accueillant et hospitalier, se retira dans sa coquille et ferma tous ses ports, sauf un qu'il laissa accessible aux seuls Hollandais, après l'expérience qu'il fit du passage des Portugais.

Le Japon n'a desserré ce blocus d'un nouveau genre que contraint et forcé, après que l'amiral américain Perry eut imposé l'ouverture de quatre ports aux navires des États-Unis. Cette concession des shoguns détermina une nuée de demandes analogues des autres nations et, comme la réforme vint sur ces entrefaites, le Japon tout entier redevint abordable. Sauf ce que nous savons de cette première expérience l'histoire des relations extérieures du Japon commence par conséquent en 1868.

Quatre puissances se partagent les soucis de la diplomatie de Tokyo : l'Angleterre, la Russie, les États-Unis et la France. Nous ne parlerons plus de cette dernière mais nous ne manquerons pas de faire observer que les relations amicales, qui s'étaient nouées entre l'Angleterre et le Japon au temps de l'alliance franco-russe, se relâchèrent après la guerre russo-japonaise ; si l'on signa un renouvellement de l'accord anglo-japonais en 1911 (13 juillet) les termes n'en sont point révisés et c'est dans le domaine tout à fait théorique que les choses se passent.

L'Angleterre cherche à se tirer d'une combinaison qu'elle sent de plus en plus scabreuse étant données les difficultés qui surgissent entre les Etats-Unis et le Yamato.

Les rapports du Japon avec la Russie se sont sensiblement améliorés de 1905 à 1917. La Russie, privée de flotte depuis Tsushima, ne peut prétendre à aucune revanche; le Japon n'a point d'intentions conquérantes. C'est l'année 1907 qui voit se fortifier les liens d'amitié entre la Russie et le Japon. Après la révolution bolchéviste, ce dernier, fidèle en cela à la discipline qui fait sa force, refuse de faire les premiers pas et de se lancer dans une alliance nouvelle; il fait preuve de prudence et ses diplomates, éminemment habiles dans cette occasion, épuisent ceux qui font fonction de diplomates chez les Soviets. Le nouveau traité, signé seulement dans les derniers jours de 1924, reconnaît le nouveau gouvernement russe et c'est tout. Le Japon a échappé à une honte analogue à celle que subit la Chine.

Mais c'est du côté des Etats-Unis que viennent les ennuis les plus graves. La conférence de Washington en 1922 a dépouillé le Japon des acquisitions qu'il avait faites au cours de la campagne de guerre. Le Japon s'est tu et a obtempéré à ces décisions singulières. L'Amérique a décrété le 1^{er} juillet 1924 l'interdiction pour les Japonais de résider aux Etats-Unis; le Japon a reçu cette nouvelle officiellement dans un quasi-silence. L'Amérique prétend conduire des manœuvres navales formidables dans l'Océan Pacifique, le Japon ne dit toujours rien, mais la rancune s'accumule.

Je veux terminer ceci par la conclusion que M. Felicien Challaye nous propose dans son grand livre: « Mais voici la beauté de la politique extérieure japonaise: le Japon a donné au monde l'admirable exemple d'une nation « faible et menacée qui, par un prodigieux effort collectif, devient assez forte « pour rester libre et pour exercer la plus vaste influence. Il a, pour la « première fois, contraint les grands états de l'Europe et de l'Amérique à « traiter en égale une nation non européenne et non chrétienne. Il a rendu les « Jaunes respectables aux Blancs. Il a servi ainsi efficacement la cause de « l'égalité humaine ».





CHAPITRE XIII

LA FRANCE AU JAPON

LE baron Matsuoka, dans une conférence qu'il fit en Indochine, s'est efforcé de nous montrer, avec infiniment de tact et de netteté, que si les relations entre le Japon et la France n'étaient pas plus étroites cela tenait à l'ignorance où nous nous tenons réciproquement les uns des autres.

Il y a beaucoup de vrai dans cette thèse. M. Matsuoka n'a pas, par gracieuseté pour nous, évoqué cette phrase de la *Philosophie de l'Art* dans laquelle Hippolyte Taine s'égare à comparer le Japon à la Polynésie, mais cette licence du grand philosophe montre assez à quel point nos milieux les plus savants ont pu ignorer la vie des autres peuples. Le lecteur ne manquera pas, en parcourant les statistiques à la fin de ce volume, d'être frappé par le chiffre des importations de la France et de l'Indochine au Japon de 1920 à 1923 : nous sommes à peine supérieurs à l'Égypte en importations ; nous sommes écrasés par une Chine qui met si peu de soin à se ménager les bonnes volontés nippones ; nous offrons au Yamato la dixième partie de ce que lui donne l'Angleterre, la vingt-cinquième partie de ce que lui fournissent les États-Unis ! Si comme vendeurs nous venons au onzième rang nous venons au neuvième comme acheteurs, ce qui ne serait pas encore trop mal vu la distance et notre caractère peu commerçant, par contre l'Indochine, venant vingt-huitième comme cliente et dix huitième comme fournisseuse du Japon, après le Siam plus lointain et deux fois moins peuplé, est très loin d'avoir le rang qui lui reviendrait normalement dans le commerce extérieur du Japon. Et pourquoi ce retard ? Parce que nous ignorons le Japon et que, dans le commerce français, on ne goûte pas les relations avec des clients si étrangement lointains.

A vrai dire, il y aurait une plus grande place pour les Français au Japon, une place qui mériterait quelques sérieuses initiatives. Les Japonais de Tokyo se plaignent qu'il n'y ait point au Japon de Banque française capable d'entreprendre des affaires, assurée sur ses bases, et représentant un groupe susceptible de grandes choses. La question mérite d'être étudiée.

Il y a pour la France une grande place au Japon d'abord parce que, par l'Indochine, la France occupe vis-à-vis de cette puissance une place privilégiée. L'Indochine est à proximité de l'Empire du Soleil Levant ; elle possède des trésors que le Japon doit aller chercher souvent fort loin, souvent en Europe. L'Indochine tient en stock du riz, du coton, du caoutchouc, des bois, du charbon, des minerais, que le Japon n'hésite pas à aller chercher jusqu'au Cap. Pourquoi ne viendrait-il pas chez nous ? Il nous oppose à ceci qu'il ne peut point faire d'échanges en raison des tarifs douaniers qui mettent ses importations à des prix prohibitifs. Alors pourquoi ne pas tenter cette réforme du protectionnisme ?

Le Japon fait des avances à la France. Le nombre des Japonais qui parlent le français est considérable. A Tokyo s'est fondée récemment une société des *Amis de l'Indochine*, qui a joint à la mission du prince Yamagata les deux remarquables conférenciers que nous avons eu le plaisir d'entendre. Au Japon, les sociétés de ce genre sont actives, elles travaillent et déjà nous savons à quel point les *Amis de l'Indochine* ont su plaider en notre faveur, ont obtenu des succès importants. Resterons-nous prudents et timorés, sans rien faire qui soit une réponse ?

Nous avons en Yamato une position solide ; nous y avons des écoles merveilleuses comme *l'Etoile du Matin*, dirigée par les Marianites, ou *l'Institution de jeunes filles*, que conduisent les Sœurs de St Paul de Chartres avec une expérience éprouvée. Nous avons dans les écoles spéciales des professeurs qui créent pour notre influence une propagande extrêmement sensible. Dans les Universités, à Tokyo, à Kioto, nous avons aussi des professeurs dont le talent fait apprécier notre culture. Ce sont des choses dont les Japonais apprécient l'intérêt. Mais, ce peuple, si bien préparé à nous connaître maintenant, voudrait pouvoir entrer en relation avec nos hommes d'affaires. Il nous tend les bras : à nous de ne pas lui laisser voir une indifférence qu'il ne tarderait pas à prendre pour de l'incapacité.



CHAPITRE XIV

L'ARMÉE ET LA MARINE JAPONAISES

Si l'on cherche à déterminer les raisons qui ont pu pousser le Japon à des armements à coup sûr fort importants, on est amené à considérer qu'il ne fait que répondre en cela aux enseignements du célèbre adage romain : « Si vis pacem para bellum ».

Sa situation était en effet des plus critiques. Il faisait partie, par sa position géographique, de cet ensemble de peuples relativement inconnus, dont la réputation était assez mauvaise dans l'autre monde occidental ; on pouvait être conduit à admettre que Chine et le Japon par exemple étaient synonymes et quand on traçait l'histoire des Jaunes, on entendait par là aussi bien l'Empire du Soleil Levant que celui du Milieu. Les puissances étrangères prirent la coutume de considérer que la Chine devait réserver à chacune d'entre elles une zone d'influence plus ou moins considérable, dans laquelle on aurait le droit non seulement de se défendre mais parfois même d'attaquer, ainsi qu'on le vit maintes fois dans l'histoire du XVIII^e ou du XIX^e siècle. La Chine, apathique et veule, subit cette situation parfois en pleurnichant, parfois en regimbant, bien à son dam d'ailleurs ; le Japon ne voulut point s'y soumettre. Il le fit sentir à sa manière, poliment mais fermement et d'autre part, dès les années qui suivirent la révolution de 1868, les étrangers comprirent qu'il valait mieux attendre et voir. Cette attente modifia une opinion préconçue chez la plupart d'entre eux ; les autres, par une insistance déplacée, ne devaient pas tarder à justifier les armements du Japon.

Deux grands faits sonnèrent dans l'histoire du XIX^e siècle en Extrême-Orient avec la puissance d'un glas ; la guerre sino-japonaise, et la guerre russo-japonaise. Les victoires remportées par les soldats du Mikado sur les Chinois innombrables et sur les Européens slaves montrèrent à tous ceux qui voulaient observer que les descendants des samouraïs, armés à la moderne, exercés et équipés sur des modèles européens, avaient conservé toutes les vertus de leurs ancêtres.

Le Japon avait été sorti de son isolement dès le début du XIX^e siècle par les escadres russes et anglaises qui croisaient alors dans ses eaux ; puis ces escadres se livrent à des représailles qui épouvantent le Japon ; enfin l'amiral américain Perry vient mouiller à Yokohama et impose l'ouverture de ports japonais au commerce des Etats-Unis. Ce fut là le coup de grâce pour l'ancien régime : le Japon se vit réduit à la situation de la Chine ; pour éviter un tel déshonneur, il sauta d'un bond dans le parti contraire et se contraignit à suivre les voies de la civilisation étrangère. Le Japon mena de front la réforme politique, économique et militaire.

L'armée japonaise est une excellente armée. Le moral y est parfait et rien au monde ne concourt à le dénaturer. C'est d'abord une discipline naturelle, qui n'est en rien contrainte, et se maintient sans recours à la sanction. C'est aussi un courage formidable, inconcevable, presque inconscient ou plutôt fait d'une conscience très calme et très résolue. C'est enfin une abnégation touchante et splendide, qui conduit les hommes à s'effacer devant l'Empereur, la Patrie et l'Honneur.

* * *

Le service obligatoire a été établi au Japon dès les premiers temps de la révolution de 1868 ; l'armée fut réorganisée sur les données de conseillers français et ces nouvelles couches militaires, que méprisaient encore les samouraïs, surent montrer à ceux-ci, en 1877, lors de la révolte de Satsuma, de quoi elles étaient capables. La durée du service militaire de sept années passa à dix, puis à douze ; elle est maintenant de dix-sept ans et quatre mois. L'armée comptait deux cent quarante mille hommes au début de la guerre sino-japonaise, quatre cent mille à l'issue, et un million cinq cent mille hommes pendant la guerre russo-japonaise. Pendant la grande guerre, elle avait mobilisé près de trois millions d'hommes.

Le rôle de cette armée fut alors assez limité et le Japon ne put donner sa mesure. Mais il ne faut pas faire preuve d'ingratitude en oubliant quesi, au cours de ces quatre années sanglantes, les descendants des samouraïs furent tenus comme à l'écart par la distance même, ils se rangèrent à nos côtés dès le début de la grande guerre. Nous avons vu même quelques Japonais enrôlés dans nos troupes et l'un des plus célèbres fut le fameux baron Shigeno, âme d'élite dans un corps fragile qui tint pendant toute la guerre un rôle important dans nos escadrilles d'aviation. Il faudrait citer encore le commandant Shibuya, de l'infanterie, qui portait avec fierté notre croix de guerre. Shibuya, attaché au G. Q. G., fit toute une partie de la campagne sur le front français et ne revint à son pays qu'après l'armistice.

En Extrême-Orient, le Japon poursuivant les Allemands dans les places qu'ils occupaient, les délogèrent de Tsingtao et du Chantoung, et poursuivirent sur mer les vaisseaux de l'Empire german, qui vidèrent les lieux sans presque combattre.

On peut dire que, dès maintenant, le Japon est un adversaire redoutable.

Il a, ce que n'ont pas beaucoup de nations très jeunes et qui se croient bien supérieures à lui, une histoire qu'il connaît fort bien et dont il n'est pas médiocrement fier. Qu'on ne croie pas trop aux murmures que l'on prétend entendre parmi le peuple et la jeune classe; ces murmures cesseraient dès qu'une guerre nouvelle serait déclarée. C'est en prévision des nécessités qui semblent poindre à l'horizon que l'on a décidé de donner à la jeunesse des écoles une solide préparation militaire.

Les progrès de la marine sont encore plus surprenants.

La flotte japonaise, en 1868, n'existait plus depuis des années.



Il fallut acheter des bateaux : on en commanda un peu partout en Europe. Il fallait des bases navales : les Français en organisèrent. Des chantiers de construction, créés encore sous la direction de nos compatriotes, permirent aux Nippons de faire eux-mêmes des bateaux. Pour la navigation, des Anglais furent appelés comme conseillers et dès 1875, moins de sept ans après la renaissance japonaise, les ouvriers éduqués à l'européenne lançaient de gros navires, entièrement équipés à la moderne et dont tous les éléments avaient été mis en œuvre par eux. Bien avant que ne vint la guerre russo-japonaise, les Japonais se suffisaient à eux-mêmes.

Sur le modèle des chantiers maritimes de Yokosuka, qu'avaient organisés les Français, on construisit quatre autres ateliers maritimes, dont celui de Sasebo ; on y joignait petit à petit des écoles d'artillerie, de torpilleurs, et aussi d'hydraviation.

En 1895, le Japon possédait vingt-huit bateaux de guerre et vingt-quatre torpilleurs. En 1904, la Russie eut affaire à une flotte de six cuirassés et huit croiseurs cuirassés, quarante-quatre croiseurs, dix-neuf destroyers et quatre-vingts torpilleurs. En 1916, on comptait, en plus des éléments en construction, 8 croiseurs cuirassés à 12 canons, 9 croiseurs de première classe, 13 de deuxième, 60 destroyers, 27 torpilleurs et 17 sous-marins.

« L'héroïque armée japonaise est certes une des forces navales les plus redoutables que le monde ait vues, mais la marine la vaut et au-delà ».
Hovelacque





CHAPITRE XV

LES COLONIES ET DÉPENDANCES

CORÉE (CHÔSEN)

DEPUIS le XVII^e siècle, la Corée payait tribut au Japon comme à la Chine mais gardait son autonomie.

En 1875, les Coréens ayant refusé de payer tribut au Japon et tiré sur un de ses vaisseaux, une expédition japonaise les contraignit à signer, sans tenir compte des prétentions de la Chine, le traité de Kôkwa qui ouvrit au commerce japonais le port de Fousan, puis, en 1880, celui de Genzan.

Nouvelles expéditions en 1882 puis en 1894. Cette fois la Chine soutient la Corée, est battue et renonce par le traité de Chimonoséki à sa suzeraineté sur la Corée proclamée indépendante (17 avril 1895).

Puis ce sont les Russes qui disputent au Japon la domination de la Corée ; cette rivalité aboutit le 8 février à la guerre, dont le Japon sort victorieux. Par le traité de Portsmouth (5 sept. 1905) la Russie renonce à contrarier les desseins japonais sur la Corée.

Le Japon impose son protectorat à l'empereur de Corée, le dépossède en 1907 et finalement déclare l'annexion le 29 août 1910.

Géographie de la Corée. — La Corée s'étend sur une longueur d'environ 800 km. et sur 500 km. de large ; sa superficie est évaluée à 230.000 km².

Le pays est montagneux, avec une pente plus douce sur le versant occidental ; les vallées sont étroites ; il reste encore beaucoup de forêts qui n'ont pas été détruites.

Population. — Les Coréens semblent provenir de mélanges entre Chinois et tribus sibériennes, avec quelques apports de sang malais. Ils mènent une vie sédentaire et patriarcale, sont très indolents. Comme les Chinois et les Japonais, ils pratiquent le culte des ancêtres avec une teinte superficielle de

bouddhisme. Les lettrés suivent la doctrine de Confucius. La littérature et les arts sont à peu près ceux de la Chine.

La population était en 1920 de 17.208.139 habitants.

Agriculture et Industrie. — Productions industrielles.

Les principaux produits industriels de Chôsen sont les tissus, le papier, les poteries, les métaux ouvrés, le tabac manufacturé, les boissons fermentées et les cuirs. Jusque récemment il existait très peu d'usines ou d'ateliers de quelque importance en dehors de ceux que possédaient les Japonais, et la fabrication de ces produits, limitée à peu près uniquement à l'industrie domestique, ne suffisait même pas aux besoins de la population, de sorte qu'en bien des cas les articles les plus communs et d'un usage journalier devaient être importés. Depuis l'annexion cependant, les divers organes économiques indispensables et les entreprises industrielles ont été ou établis ou perfectionnés. De plus, avec les encouragements des autorités, plusieurs industries, autrefois florissantes, commencent à sortir de l'abandon où elles étaient tombées. Avec les progrès rapides de l'agriculture, des mines et autres industries fondamentales, la Corée est devenue un centre d'attraction pour une foule d'entreprises pleines de promesses. La filature du coton et de la soie, la fabrication de la pulpe à papier, du ciment, du sucre de betteraves et des allumettes, la minoterie, la métallurgie du fer, ont été inaugurées l'une après l'autre, la plupart sur une large échelle avec des capitaux abondants.

Produits agricoles.— La Corée est un pays essentiellement agricole mais c'est la petite culture qui domine. Les terres sont possédées par les Yang-pan et les gens de la classe riche. Le riz est le produit fondamental ; viennent ensuite le sorgho, l'orgé, la fève soja, le blé et la fève rouge. La culture des arbres fruitiers, qui commence à donner d'excellents résultats s'accroît graduellement. Celle de la soie, jadis dans une condition misérable, se répand maintenant partout, grâce aux encouragements officiels. Ces deux genres de culture n'occupent la classe agricole qu'à titre d'industries supplémentaires. Il faut mentionner aussi certaines cultures spéciales : le coton, le tabac, le chanvre et le ginseng. Le bétail ne constitue en Corée qu'un produit secondaire de l'agriculture : on trouve partout des bœufs, des chevaux, des chèvres et des porcs, mais l'élevage n'est nulle part entrepris séparément. Le bétail est renommé pour sa grande taille et ses autres qualités ; il s'en exporte chaque année une assez forte quantité à la métropole et en Russie d'Asie.

Produits minéraux.

On trouve en Corée l'or, l'argent, le zinc, le cuivre, le plomb, le tungstène, le graphite, la houille, le sable de quartz et le kaolin ; le pays est surtout riche en mines d'or, fer, graphite et anthracite. Jusqu'à présent, les Européens

et les Américains étaient presque seuls à exploiter les mines sur une assez large échelle ; cependant de gros propriétaires de mines du Japon ont entrepris récemment dans diverses régions l'extraction de minéraux. Le rendement total annuel des mines de la Péninsule est évalué comme suit :

1914. . . .	8,522,418 yen.	1918. . . .	30,838,074 yen
1916. . . .	14,078,188 "	1919. . . .	25,414,510 "

Produits maritimes.

La péninsule coréenne, entourée de trois côtés par la mer, possède un littoral très étendu que baignent des courants marins chauds et froids et que découpent d'innombrables baies et îles ; aussi ses eaux abondent en poisson ; algues et coquillages. Dans le passé les pêcheurs, peu nombreux, employaient des méthodes primitives ; mais les efforts du Gouvernement et des particuliers ont eu pour résultat de développer l'industrie de la pêche et d'en augmenter le rendement. De plus, comme le climat de la péninsule est sec et favorise une évaporation rapide, son littoral se prête admirablement à la manufacture du sel.

Forêts. — Bien qu'on estime la superficie totale des régions forestières de la Corée à 160.000 km² ; 50.000 km² seulement sont boisés, le reste ne présente que des collines dénudées ou tout au plus parsemées de rares arbustes. Depuis l'annexion, le Gouvernement encourage le reboisement par tous les moyens possibles ; on s'occupe activement des forêts dans une foule de localités et l'on parvient maintenant à replanter cent millions d'arbres chaque année.

Les principales forêts de l'Etat se trouvent dans les montagnes d'où descendent le Yalou, le Touman, le Taïdong, le Han et autres rivières ; les essences les plus importantes sont le *Chôsen akamatsu* (*pinus densiflora*), le *Chôsen matsu* (*pinus koraiensis*), le *Chôsen-karamatsu* (*larix dahurica*, var. *Principis-Rupprechtii*), le *tôhi* (*picea ajanensis*, *P. obovata*), plusieurs variétés de sapins (*abies holophylla*, *Ab. nephrolepis*) et de chênes à feuilles caduques. Le *Chôsen-akamatsu* et les autres conifères sont employés surtout pour les charpentes, les poteaux télégraphiques, les ponts et la construction des navires, tandis que le *onoorekanba* (*betula schmidtii*), appelé aussi *danboku*, est très apprécié pour la construction des voitures.

Monopoles du gouvernement.

Les monopoles embrassent trois produits : le ginseng, le sel et le tabac.

Le ginseng, plante médicinale est le produit le plus remarquable de la Péninsule, où il est d'une qualité sans rivale au monde. L'administration a créé un bureau spécial pour l'étude de cette plante et des soins à apporter à sa culture. Les cultivateurs ont été groupés en associations et une surveillance active est exercée pour empêcher les vols.

La quantité annuelle de ginseng médicinal manufacturé atteint 27.613 kilos et sa valeur 3.000.000 yens.

Les salines de l'État ont produit 40.000 tonnes en 1923 ; mais les travaux en cours pour l'aménagement de nouveaux marais salants permettent d'espérer d'ici quelques années un rendement annuel de 70.000 tonnes.

Les cultures de tabac couvrent 8.000 hectares et ont donné 6.570 tonnes en 1923. Valeur 22.217.000 yens.

STATISTIQUES DIVERSES EN 1924-1925.

<i>Budget.</i> — Recettes ordinaires . . .	102.383.844 yens
. . . . extraordinaires . . .	38.439.857 —
Dépenses ordinaires . . .	108.208.526 —
. . . . extraordinaires . . .	34.615.175 —

<i>Dette au 31 mars 1924.</i> Bons du Trésor à 5% . . .	172.817.308
Emprunts divers	79.287.455

Commerce extérieur en 1923.

Importations du Japon . . .	167.452.350
— de l'étranger . . .	98.338.377
Exportations sur le Japon . . .	241.262.427
— sur l'étranger . . .	20.403.305

Commerce avec les principaux pays étrangers en 1923.

	Exportations	Importations (Valeur en yen)
Chine	19.835.217	74.559.869
États-Unis	98.858	11.172.839
Grande Bretagne	4.698	5.981.630
Allemagne	731	966.045
Russie d'Asie	278.485	855.156
France	5.989	141.018

Chemins de fer en 1923 :

Kilomètres en exploitation : 1914 km.

Locomotives : 237 ; voitures : 526 ; wagons : 2611 ;

Voyageurs : 16.760.000 ; marchandises : 4.237.000 tonnes.

Postes, Télégraphes et Téléphones en 1923 :

Bureaux de poste : 618 ; correspondances : 347.780.000 ; colis postaux : 4.565.571.

Bureaux de télégraphe : 652 ; télégrammes : 9.850.000.

Bureaux de téléphone : 552 ; conversations : 72.328.480.

CHAPITRE XVI

LES COLONIES ET DÉPENDANCES

FORMOSE (TAI WAN)

L'île de Formose, longue de 400 km., large de 100 à 120, a une superficie d'environ 35.846 km². et nourrit (1923) 3.759.000 habitants. Couverte à l'Est de hautes montagnes, qui atteignent 4000 m. avec le mont Morrisson (mont Niitaka), elle possède deux grandes plaines d'alluvion et quelques vallées fertiles.

Le climat rappelle celui du Tonkin.

La population est surtout chinoise. Dans les montagnes vivent des tribus très barbares de race malaise, rappelant les Daïaks de Bornéo. On les évalue à 115.000 âmes.

La France ayant renoncé à s'emparer de Formose en 1885, le Japon en obtint la possession en 1895 après sa victoire sur la Chine. Il eut au début les plus grandes difficultés à imposer son administration à la population, mais aujourd'hui cette colonie est des plus prospères.

AGRICULTURE ET INDUSTRIE. — Toute l'île de Formose, à l'exception des îles Pescadores, produit du riz ; et les rizières, là où l'eau abonde, donnent deux récoltes par an. Au cours des dernières années l'irrigation, l'emploi des engrais chimiques et la culture en montagne ont été encouragés. La production annuelle atteint maintenant en moyenne plus de 900.000 tonnes. En 1923 il en a été exporté 230.000 tonnes au Japon.

Les thés Oulong et Pouchong du nord de Formose ont vu leur qualité s'améliorer en même temps que la qualité par suite de l'introduction de méthodes modernes. Le gouvernement a créé un bureau d'examen des thés et prohibe l'exportation des thés de qualité inférieure.

La culture de la canne à sucre et l'industrie du sucre ont pris une énorme extension.

En 1923 on comptait 44 usines modernes, 11 sucreries modernisées et 101 vieilles sucreries. La production en 1923 a dépassé 355.000 tonnes.

Parmi les autres produits du sol citons la patate, la ramie, le jute, l'indigo.

Les principaux produits minéraux sont l'or, l'argent, le cuivre, la houille, le pétrole et le soufre.

La pêche est très productive : on emploie dans le Nord de Formose plus de cent bateaux de pêche à moteurs. D'autre part, dans l'intérieur de l'île, la pisciculture a pris un énorme développement.

Les forêts couvrent plus des deux tiers de l'île ; un des produits forestiers les plus intéressants est le camphre, qui fait l'objet d'un monopole.

STATISTIQUES

<i>Budget de 1924-25.</i> Recettes ordinaires . . .	83.129.943
— extraordinaires . . .	91.553.193
Dépenses ordinaires . . .	76.082.766
— extraordinaires . . .	91.553.193

Commerce extérieur en 1923. Marchandises, valeur en Yen.

Avec le Japon :	Exportations . . .	162.442.365
	Importations . . .	71.018.125
Avec l'étranger :	Exportations . . .	29.152.437
	Importations . . .	39.111.367

Commerce de Formose avec les principaux pays 1923.

Principaux pays.	Acheteurs pour :	Vendeurs pour :
Chine	10.525.522 Yen	17.498.455 Yen
Hongkong	4.171.616	88.765
États-Unis	6.596.867	6.370.737
Indes Néerlandaises	3.189.154	4.023.012
Grande Bretagne	840.664	1.958.067
France	1.048.743	34.903

MONOPOLES DE L'ÉTAT

Opium. — Grâce à des mesures bien combinées et une active propagande le nombre des fumeurs autorisés est tombé de 168.373 en 1900 à 38.673 en 1923.

Sel. — Tout en établissant le monopole, en 1899, le gouvernement a augmenté considérablement la qualité et la quantité de la production, qui a été de 242.000 tonnes en 1923.

Camphre. — Ce monopole date de la fin de la domination chinoise ; il a été réorganisé en 1903 par une loi commune à Formose et à la Métropole. La production en 1923 a été de 1.194 tonnes de camphre et de 5874 tonnes d'huile de camphre.

Tabac. — Il en a été recueilli par le Gouvernement général 1638 tonnes en 1923.

Saké. — Ce monopole a été établi en 1922. La distillation, le commerce et même l'exportation du saké sont réservés à l'administration. Sont laissées à l'initiative privée la fabrication et la vente de la bière et la fabrication de l'alcool d'exportation.

Chemins de fer de l'Etat.

Kilomètres en exploitation .	753 km.
Recettes	12.157.854 yen.

Chemins de fer privés: 2000 km. de chemins de fer à voie étroite appartenant aux plantations de cannes à sucre, 880 km. de petits chemins de fer pousse-pousse à traction humaine.

Postes, Télégraphes et Téléphones en 1922-23.

Bureaux de poste	173
lettres, etc	61.146.403
Colis postaux.	684.504
Bureaux de télégraphe	171
Messages.	2.505.542
Bureaux de téléphone. . .	135 + 26 bureaux automatiques.
Conversations	42.655.335

Caisse d'épargne postale.

Déposants : 457.869 — Dépôts : 8.171.201 yen.



CHAPITRE XVII

SAKHALINE

PROVINCE DE KOUAN TOUNG

PROTECTORATS D'Océanie

SAKHALINE (Karafuto). — Les Russes ont cédé au Japon la moitié sud de cette île en 1905. Le Japon ayant occupé le nord de l'île en 1920 à la suite du massacre de Nikolaïevsk, le traité du 20 janvier 1925 a rendu ces territoires aux Russes, à dater du 1^{er} juin ; en vertu du même traité le Japon obtenait pour 55 ans la concession des terrains pétrolifères et charbonniers du nord, moyennant une redevance.

La pêche est une des grandes industries du pays ; le Japon y a établi un laboratoire expérimental pour l'améliorer. En 1922 les produits de la mer (harengs, saumons, morues, algues etc) ont atteint une valeur de 11.218.267 Yen.

La population, en grande partie composée de colons japonais, compte 150.000 habitants (1923). Les colons ont mis 10.000 hectares de terres en cultures (orge, froment, pois et haricots, pommes de terre etc.), et 45.000 en pâturages.

Le sous-sol contient probablement beaucoup de minerais ; on a en tout cas commencé à exploiter de riches gisements de charbon et de pétrole. L'extraction du charbon a atteint 150.000 tonnes en 1920.

Les forêts, qui occupent 70 $\frac{0}{0}$ de la superficie, sont très riches, surtout en sapins et bouleaux. Une demi douzaine de papeteries fonctionnent déjà dont la production dépasse 100.000 tonnes de pâte à papier par an.

La capitale est Toyohara, le principal port Otomari. Un chemin de fer réunit Otomari, Toyohara et Sakaema.

Budget de la colonie.

En recettes et en dépenses : 26.156.512 yen en 1924.

PROVINCE DE KOUAN TOUNG

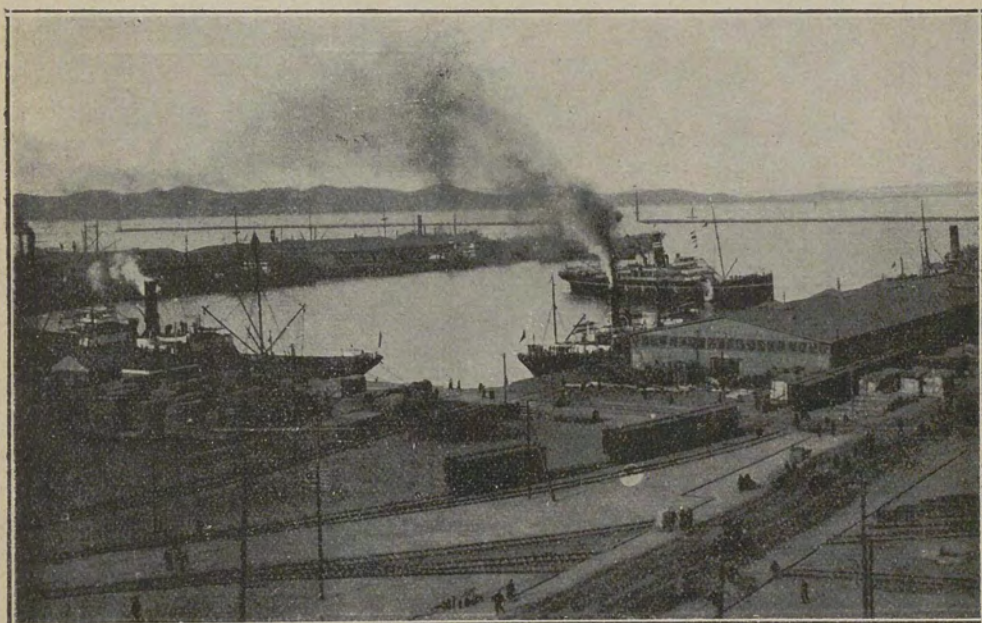
La province de Kouan Toung, cédée par la Russie après avoir été le témoin des luttes héroïques pour la prise de Port Arthur, se trouve à l'extrémité sud de la presqu'île de Liao toung, en Mandchourie. (Ne pas confondre avec Kouang toung).

Sa superficie est d'environ 219 ri carrés, soit 3.378 km². et sa population, fin 1923, est de 706.673 habitants dont 619.417 Chinois et 86.911 Japonais.

Budget de 1924-25 (en yen).

Recettes ordinaires . . .	10.211.784	Dépenses ordinaires. .	12.916.582
— extraordinaires.	6.174.082	— extraordinaires.	3.469.284
<hr/>		<hr/>	
Total	16.385.866	Total.	16.385.866

Agriculture et Industrie. — La province produit surtout le maïs, le millet indien (kaoliang ou sorgho) les haricots, le riz, le froment et les légumes. Le bétail comprend : porcs, bœufs, chevaux, ânes, mules, chèvres et volailles.



Le port de Dalny (Kouan Toung).

La principale industrie est la fabrication de l'huile et de tourteaux de soja ; il y a en outre des cimenteries, tuileries, fabriques de couleurs, de sacs de chanvre, etc.

Les salines ont produit en 1923 plus de 148.000 tonnes de sel.

L'industrie de la pêche est très prospère.

Douane. — Le territoire est zone franche. Les produits d'importation ne paient à la douane chinoise qu'à la sortie du territoire, ceux d'exportation venant de Chine ne paient les droits d'exportation chinois qu'à l'embarquement à Dalny. Une douane chinoise a été établie dans ce but à Dalny.

Commerce extérieur.

Grâce à ces dispositions libérales il se fait par Dalny un commerce considérable, comme en témoignent les statistiques de 1923 (en taëls de douane : haïkouan taëls).

	Exportations sur	Importations de
Japon.	68.582.471	44.632.683
Corée	1.056.827	562.206
Chine.	37.442.961	30.341.846
Hongkong et Indes anglaise et hollandaise	5.060.318	2.638.872
Total	131.421.703	217.163.711

LE CHEMIN DE FER DU SUD MANDCHOU

Cette ligne, cédée par la Russie en 1905, est exploitée par la Compagnie japonaise du Sud Mandchou, créée dans ce but en 1907, au capital autorisé de 440.000.000 de Yen et payé de 321.156.000.

Lignes.	1104 km.
Recettes	92.269.703 y.
Dépenses.	35.787.589
Bénéfice	56.482.114

LES PROTECTORATS JAPONAIS D'Océanie

L'hypocrisie moderne a remplacé le mot protectorat par le mot mandat. Le Japon exerce donc, en vertu du traité de Versailles, un mandat sur les anciennes possessions de l'Allemagne en Micronésie : les Carolines, les Mariannes, les Pallaos et les îles Marshalls.



Ces divers archipels comprennent environ un millier d'îles éparpillées sur 4480 km. de l'Est à l'Ouest et 2166 km. du Nord au Sud. Toutes ces îles n'émergent en somme que de 2520 km². C'est que la plus grande ne dépasse pas vingt kilomètres de diamètre tandis que la plupart ne sont que de minuscules îlettes où poussent quelques douzaines de cocotiers.

La population était, au recensement de 1920, de 52.222 habitants soit un peu plus de 20 par kilomètre carré.

Ponape, dont le port est Ronkiti, est la principale des îles Carolines et la résidence du Gouverneur japonais. On y trouve des ruines curieuses d'une ville, Nanmatal, aux murs de pierre et des canaux, restes d'une civilisation dont le souvenir s'est perdu.

Ces îles produisent surtout du coprah.

La population rappelle celle de nos îles de la Société, douce, ayant une certaine civilisation, mais qui disparaîtra si elle ne réagit pas contre son indolence. Les Japonais ont multiplié les écoles, les dispensaires.



CHAPITRE XVIII

QUELQUES STATISTIQUES

N. — Superficie et Population de l'Empire.

(RECENSEMENT DE 1920)

Pays	Superficie.	Population.	Densité.
Japon	387.962 km ²	55.963.052	144.25 par km ²
Corée	220.740	17.264.119	78.21
Formose	35.845	3.655.300	101.62
Sakhaline	36.089	105.000	2.93
Kouantoung japonais . .	3.378	706.000	208
Mandats des mers du Sud	2.520	52.000	20

Population des grandes villes en 1920.

Tokyo	2.173.201		Yokohama	422.938
Osaka	1.252.983		Nagasaki	176.534
Kyôto	591.323		Hiroshima	160.510
Kobé	608.644		Hakodate	144.749
Nagoya	429.997		Kure	130.362

Sujets japonais résidant à l'étranger (juin 1922).

Asie	135.997	Hommes	117.338	Femmes	
Europe	2.445		370		
Amérique	130.629		71.777		
Océanie	78.785		52.787		
Afrique	29		11		
Total	247.885		242.283	=	590.168

Sujets étrangers résidant au Japon : 25.199

B. — Finances du Japon.

Budget. — Estimations pour 1924-25.

Recettes ordinaires.	1.265.283.444	Dépenses ordinaires.	1.055.108.543
— extraordinaires	350.122.803	— extraordinaires	360.297.473
	<hr/>		<hr/>
	1.615.406.251		1.615.406.251

La Dette nationale.

Total des emprunts intérieurs à 5 %.	831.934.550
Emprunt intérieur à 4 %	268.014.200
Bons du Trésor	1.396.249.750
Notes des chemins de fer	79.999.500
	<hr/>
Total.	2.576.197.900
Emprunts extérieurs	1.621.393.018
	<hr/>
Total des emprunts.	4.197.590.918

On trouvera des détails très complets sur l'historique, la modalité et l'objet de ces emprunts dans le « Financial and economic annual of Japan » publié par le Ministère des Finances.

C. — Commerce extérieur.

Total en 1924. — (marchandises seulement).

Exportations : 1.807.233.000 yen. — Importations : 2.453.390.000 yen.

Depuis 1918 les importations l'emportent de beaucoup sur les exportations. Déjà avant la guerre il y avait depuis trente ans à peu près constamment, bien qu'à un moindre degré que depuis, excès des importations sur les exportations. Il n'y a eu excédent des exportations sur les importations, qu'en 1895, 1906, 1908, 1915, 1916, 1917, 1918 et seuls les excédents de la guerre furent importants.

Les énormes excédents d'importations de 1923 et 1924, atteignant ensemble 1.180.636.850 yen, doivent être attribués à la catastrophe de 1923, aux énormes achats de matériaux pour la reconstruction en même temps qu'à un ralentissement du mouvement ascendant des exportations, qui étaient en sérieuse reprise après la crise consécutive à la guerre.

COMMERCE EXTÉRIEUR DU JAPON AVEC LES
PRINCIPAUX PAYS — MARCHANDISES SEULEMENT — VALEURS EN YEN

(L'ordre d'importance est celui de 1923).

I. — *Exportations (pays acheteurs).*

PAYS	1921	1922	1923
1. — Etats-Unis	496.278.865	732.376.607	605.619.430
2. — Chine	287.227.081	333.520.262	272.100.662
3. — Inde Britannique	84.503.635	97.203.898	99.619.095
4. — Prov de Kouan-Toung	77.569.443	71.858.334	67.871.337
5. — Hongkong	59.304.076	65.422.285	55.317.955
6. — Indes Néerlandaises	54.204.448	47.423.377	40.590.922
7. — Grande Bretagne	32.772.308	54.437.542	40.409.317
8. — Australie	21.558.913	36.746.069	32.638.899
9. — France	35.166.930	78.686.296	25.656.317
10. — Colonies de Détroits	21.745.996	21.319.234	20.912.667
.
12. — Philippines	17.921.481	17.773.596	17.537.602
.
19. — Siam	2.652.215	5.598.736	3.842.642
.
28. — Indochine Française	1.023.423	1.098.689	1.556.702

II. — *Exportation (pays vendeurs).*

RANG PAYS	1921	1922	1923
1. — Etats Unis	574.400.915	596.169.495	511.977.136
2. — Inde britannique	210.365.194	254.088.879	305.718.603
3. — Grande Bretagne	184.306.793	232.310.383	237.135.942
4. — Kouan Toung	111.931.580	130.574.264	148.806.406
5. — Allemagne	47.713.086	110.622.311	120.242.681
6. — Australie	36.398.289	82.090.005	96.623.055
7. — Indes Néerlandaises	70.427.030	71.757.858	72.955.482
8. — Détroits	23.835.429	18.810.644	25.371.177
9. — Amérique Britannique	8.946.591	16.559.153	21.358.332
10. — France	11.691.319	18.462.691	22.201.635
.
16. — Philippines	18.160.635	15.378.457	13.439.523
17. — Siam	11.258.295	22.855.274	12.062.989
18. — Indochine	19.063.862	17.598.559	10.467.684

La France vient parmi les premiers clients du Japon. Ses achats ont été particulièrement faibles en 1923 ; mais en 1922 elle venait quatrième. En 1918 ses achats ont atteint 142.199.063 yen.

La part de l'Indochine comme acheteuse est loin d'être ce qu'elle devrait être, surtout si l'on en déduit le charbon gras que les Japonais viennent échanger avec du charbon maigre. Notez que notre colonie est deux fois plus peuplée que le Siam ou les Iles Philippines, beaucoup plus rapprochée que le Siam et qu'elle renferme en abondance les matières premières et les produits recherchés par le Japon.

La place normale de l'Indochine serait au huitième rang, entre les Indes Néerlandaises et les Détroits ; mais ceci n'est possible qu'à la condition que le commerce devienne bilatéral. c'est-à-dire que la barrière douanière soit légèrement abaissée en faveur du Japon.

D. — Salaires des ouvriers au Japon.

Il est très utile de se rendre compte de la hausse énorme qui s'est produite depuis dix ans au Japon sur le prix de la vie et par conséquent sur les salaires. Ceci permettra de se rendre compte que le Japon n'est plus aidé, dans la concurrence qu'il peut faire sur les marchés extérieurs aux produits étrangers, par le bas prix des salaires.

Il faut tenir compte aussi, le yen étant une monnaie saine, que les chiffres ci-dessous traduits, ceux de 1914 en francs de 1914 et ceux de 1922 en francs de 1922, donneraient une différence plus considérable.

On se rendra compte que les salaires sont beaucoup plus élevés au Japon qu'en Indochine, sans que la main-d'œuvre soit sensiblement plus productive, du moins en ce qui concerne la main d'œuvre non spécialisée.

SPÉCIALITÉ	1914	FIN 1922 EN YEN
Valet de ferme (+)	53,89 par an	141.15
	0,47 par jour	1.44
Fileuse de soie (+)	0,35	1 06
Brasseur (+)	17,33 par semaine	56 70
Charpentier	0,86	2.86
Maçon	1,05	3.30
Forgeron	0,74	2 03
Imprimeur	0,55	2.15
Manœuvre	0,56	2.13
Domestique homme (+)	4,50 par mois	19.44
femme	2,59	16 46

N. B. — (+) L'ouvrier étant nourri par l'employeur.
Le yen vaut en moyenne actuellement 0,75 piastre d'Indochine.

E. — *Les voies ferrées en 1923.*

CHEMINS DE FER	Etat	Compagnies
Kilomètres en exploitation.	11.290 km.	3.778 km.
Nombre de locomotives	3.671 —	629 —
— de voitures	9.298 —	2.130 —
— de wagons	11.428 —	7.771 —
Recettes normales	429.593.995	45.853.323
Recettes diverses et subventions		1.564.427
Dépenses	298.210.930	26.721.907
Coefficient d'exploitation	53.49	42.45

Tramways en 1923.

Nombre de compagnies ou municipalités : 79.

Capital versé 930.000.000

Fonds de réserve 63.776.000

Longueur des lignes 2.287 km.

F. — *Marine de Commerce et Lignes Postales.**Marine de Commerce en 1922.*

Vapeurs : 6.312 jaugeant brut 3.295.862 t. moyenne 522 t.

Voiliers : 35.629 — 1.258.992 t. — 35 t.

Principales lignes postales subventionnées.

Ligne	Compagnie (Kaisha)	Navires	Fréquence
Yokohama-Londres.	<i>Nippon Yusen.</i>		tous les 15 jours.
Kobé-Seattle.	—		tous les 10 jours.
Kobé-Hongkong.	—		toutes les 3 semaines.
Ligne de San-Francisco.	<i>Tokyo Kisen.</i>		toutes les 4 semaines.
Côte Ouest, Sud Amérique.	—		mensuelle.
Côte Est, Sud Amérique.	<i>Osaka Shôsen.</i>		2 fois par trimestre.
Japon-Java-Bangkok.	<i>Osaka Shôsen.</i>		toutes les 3 semaines.
Japon-Java.	<i>Nangô Yûsen.</i>		—
Changhai-Hankéou.	<i>Nisshin Kisen.</i>		18 fois par mois.
Nagasaki-Changhai.	<i>Nippon Yusen.</i>		tous les 4 jours.
Kobé-Changhai.	—		2 fois par semaines.
Yokohama-Changhai.	—		5 fois par mois.
Kobé-Tientsin.	<i>Kinkai Yûsen.</i>		hebdomadaire.
Changhai-Dalny.	<i>Osaka Shôsen.</i>		2 fois par semaine.
Tsourouga-Vladivostock.	<i>Osaka Shôsen.</i>		hebdomadaire.
Ligne de Nikolaiewsk.	<i>Chôsen Yûsen.</i>		mensuelle.
Ligne de Tsingtao.	—		six fois par mois.



G. — Postes — Télégraphes et Téléphones 1923.

Bureaux de poste	8.477
Lettres et imprimés. . . .	4.126.960.000
Colis-postaux	51.355.991
 Bureaux de télégraphe. . . .	6.460
Télégrammes	71.592.930
Télégrammes par T. S. F. . . .	172.853

Bureaux de téléphone :	{ ordinaire.	3.988
	{ automatique	1.538
Communications		1.933.760.000

Caisses d'épargne postales en 1922.

Nombre de déposants	27.057.867
Total des dépôts.	994.976.098

Assurances postales sur la vie en 1922.

	nombre.	prime.	risque.
Contrats de l'année	1.522.940	1.052.271	196.477.423
Total des contrats en cours.	4.209.791	2.414.889	477.597.717





Le célèbre Mont Fouji, pyramide grandiose aux lignes pures.

CONCLUSION

Cette étude sommaire nous a mis en présence d'un fait : nous avons assisté à une expansion si vertigineuse « qu'on n'en avait jamais vu de pareille dans l'histoire ».

Dans tous les domaines à la fois nous avons trouvé, chiffres en mains, la preuve de l'excellente réalisation de cette renaissance. Nous avons vu le Japon, abandonnant tout d'un coup ce que ses coutumes archaïques pouvaient avoir de désuet, adopter des habitudes nouvelles, étrangères à son génie, rudes à ses traditions, mais dont il avait eu le talent d'entrevoir les possibilités pour l'avenir.

Nous avons saisi également que le Japon ne s'est pas satisfait d'une imitation sèche et superficielle : il a mûrement étudié chacune des réformes auxquelles il avait résolu d'adhérer ; il les a « digérées » si j'ose m'exprimer ainsi pour se les assimiler plus parfaitement.

Merveilleux effort et qui prête à se demander où, dans la marche au triomphe, pourra s'arrêter l'Empire du Soleil Levant.

Cet effort cependant ne se fit pas sans un labeur aisément concevable : les Japonais se sont révélés à nous travailleurs patients, persévérants et consciencieux, qu'un insuccès ne rebute jamais. Ils sont tels dans tous les domaines de leur vie privée ou publique ; à ces qualités de la race s'ajoutent d'autres vertus instinctives ou acquises mais qui font les grands peuples : un patriotisme intransigeant, un courage tout fait d'abnégation, une discipline qui

soumet l'individu à la collectivité, une subordination absolue des êtres à la vie totale du peuple.

Les Japonais ne sont au fond ni impérialistes, ni militaristes : il leur faut vivre. Conquéranrs on ne les connaît guère autrement que sous les espèces du colon et du laboureur transformant en terre promise des déserts dont personne n'aurait pensé à s'acquérir la propriété dans leur état naturel. C'est parce qu'ils n'ont plus chez eux la place qu'il leur faut pour faire valoir la terre et en recueillir les fruits qu'ils doivent chercher ailleurs, là où le climat convient à leur économie.

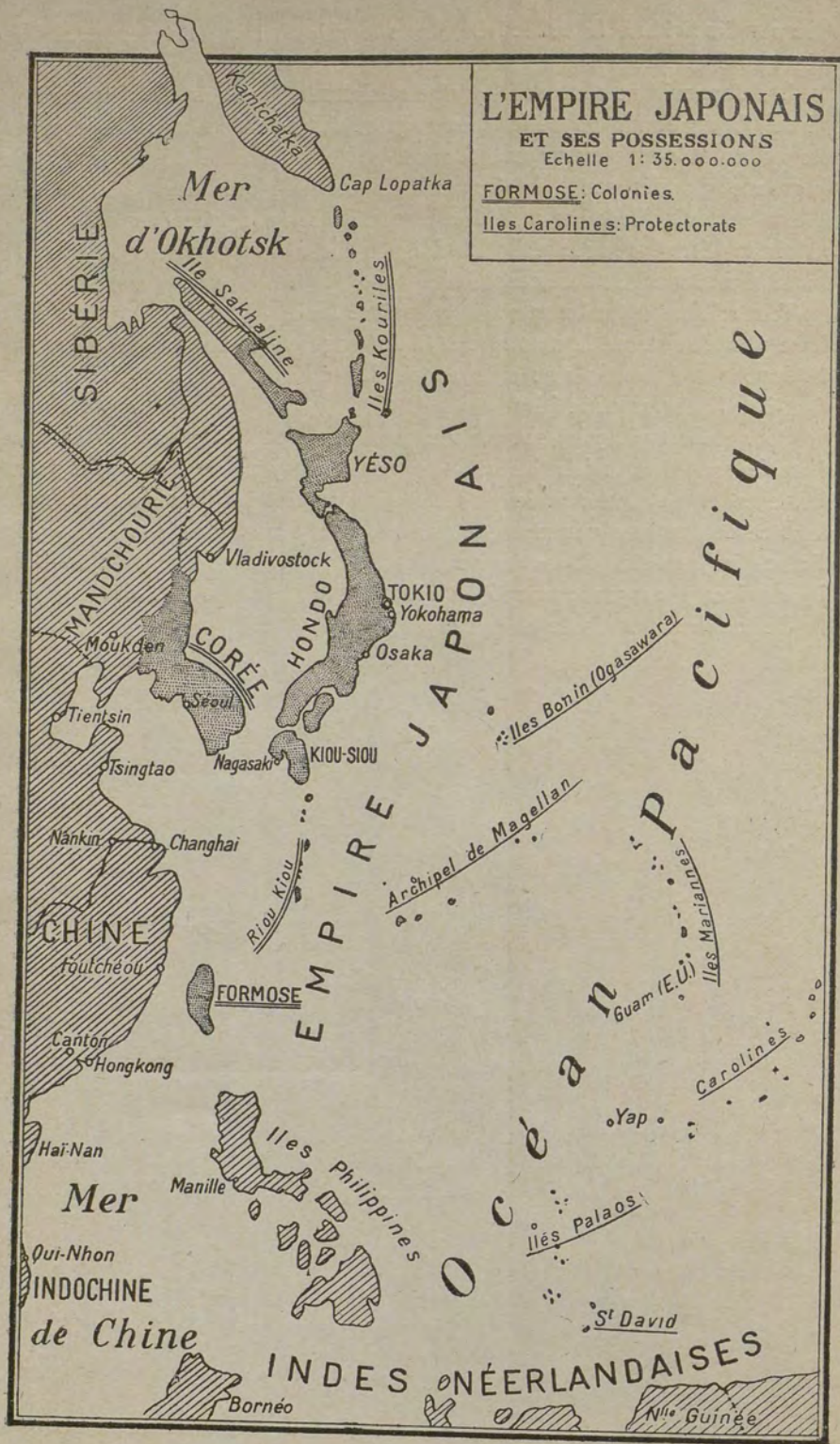
Toute l'histoire du Japon nous conte donc la vie d'un peuple en proie à la lutte pour l'existence la plus âpre et la plus angoissante qui soit. Aujourd'hui le Japon ne demande rien d'autre que de travailler dans la paix. Encore faut-il qu'il trouve où le faire !

Pour nous, Français, nous avons au Japon, dans un pays ami et dont l'amitié est tout à la fois sincère et loyale, les moyens de développer notre influence et de mener à bien des affaires dans tous les domaines. Retenons sans cesse cet enseignement que nous donnent les statistiques : en 1923 la France importait au Japon pour 22.201.635 yens, tandis que les Etats-Unis importaient pour 511.977.136 et l'Allemagne pour 120.242.681.


Ces chiffres sont assez éloquentes.

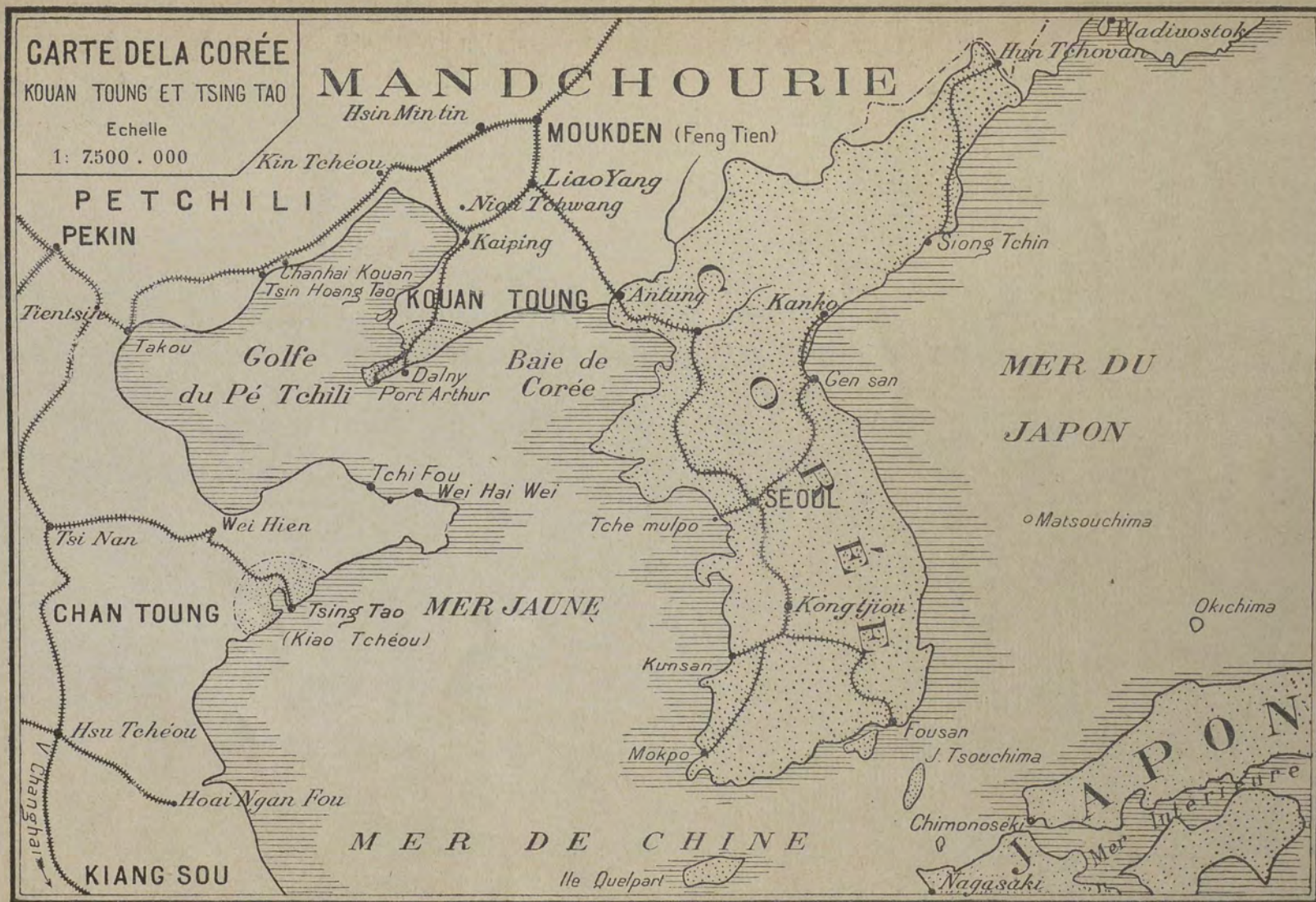
J. BOUCHOT.

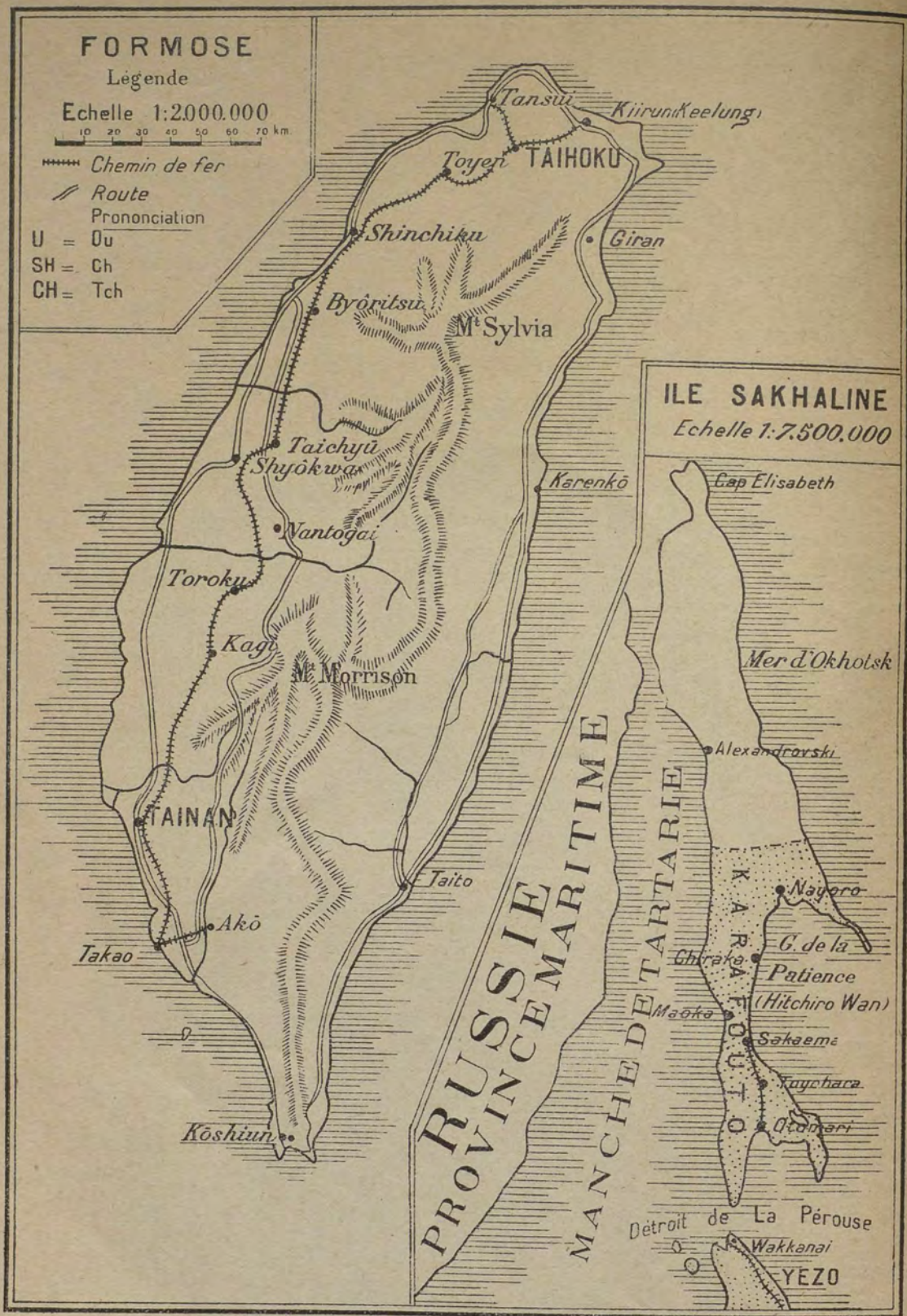




Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VI^e Section
BIBLIOTHÈQUE

Madjuostok
Him Tehovara

M A N D C H O U R I E
CARTE DE LA CORÉE
KOUAN TOUNG ET TSING TAO





ANNEXES

I

MONNAIES — POIDS ET MESURE

MONNAIE. — La monnaie japonaise a été définie par une loi de 1897. Le système monétaire revient au principe de l'étalon or qui avait été posé dès 1871. L'unité est le YEN. Un YEN vaut cent *sens*. Les pièces d'or sont celles de 5, 10 et 20 yens. La Banque du Japon a émis des billets de 1, 5, 10, 20, 50, 100, 200 et 1000 yens remboursables en or. L'équivalence du *yen* était en 1914 :

1 yen = 2 francs 50 (France) ; 2 shilling (Angleterre) ; 0,50 de dollars (Etats-Unis) ; 2 marks (Allemagne) ; 1 rouble (Russie) ; 1 dollar (Mexique) ; 1 roupie $\frac{1}{2}$ (Indes).

Depuis la guerre, le yen a subi des fluctuations assez considérables notamment au moment du cataclysme de 1923.

Le change des monnaies étrangères s'effectue aux succursales de la Specie Bank de Yokohama ou d'autres banques étrangères, installées aux principaux ports ouverts.

Le système de lettres de crédit circulaires est établi entre les principales banques japonaises et leurs banques correspondantes à l'étranger.

MESURES. — Le Japon a un système original qui peut être comparé à l'ancienne formule française avant 1789. Cependant dans les industries importées de l'étranger, il a adopté les mesures du pays importateur : chemins de fer, tissages, ponts et chaussées ont les mesures anglo-américaines ; les unités du système métrique français ont été adoptées pour les recherches de laboratoire, chimie, électricité, et pour les services de l'armée et de la marine.

Les mesures de longueur purement japonaises sont :

- 1) le *Ri* qui équivaut à 3 kilomètres 927 mètres ;
- 2) le *Kaisi* ou *Ri marin* qui représente 1 km. 853 (nœud) ;

KHALINE
7.500.000

Isabeth

Okhotsk

rovski

Nagoro

G. de la

Patience

Hitchiro Wan

akaeme

Yuychaca

Odinari

la Pérouse

akkanai

YEZO

- 3) le *Chyo* qui équivaut à 1 hectomètre 09 ;
 4) le *Ken* — — à 1 mètre 81 ;
 5) le *Djyo* — — à 3 mètres 03 et contient $\left\{ \begin{array}{l} 18 \text{ Shyku.} \\ 100 \text{ Sun.} \\ 1000 \text{ Bu.} \end{array} \right.$
 6) le *Kudjira Yaku* qui équivaut à 30 centimètres.

Les mesures de superficie sont également nombreuses ; les plus importantes sont :

- 1) le *Ri carré* qui équivaut à 15 kilomètres carrés 423 ;
 2) le *Chyo carré* — — à 10 *Tan* = 3000 *Tsubo* = 99 ares 173 ;
 3) le *Tsubo* — — à 3 mètres carrés 305.

Les mesures de capacité sont :

- 1) le *Koku* qui équivaut à 10 *To* = 100 *Shyo* = 1000 *Go* = 1 hectolitre 830 ;
 2) le *Kouan* — — à 1000 *Momme* = 3 kilogr. 175 ;
 3) le *Kin* — — à 160 *Momme* = 6 hectogrammes ;
 4) le *Momme* — — à 3 grammes 75.



BIBLIOGRAPHIE

A) — Ouvrages généraux.

MAZELIÈRE (Marquis de la) : *Le Japon. Histoire et civilisation.* — Paris Plon. 1910 5 vol.

Bibliot. Hanoi :

— Saigon : P. 1143.

— E. F. E. O :

Hovelacque (E.) : *Les peuples d'Extrême-Orient : Le Japon.* — Paris

Bibliot. Hanoi :

— Saigon P. 2721

— E. F. E. O :

CHALLAYE (Félicien.) : *Le Japon illustré.* — Paris Larousse ; 1914.

Bibliot. Hanoi :

— E. F. E. O :

CHAMBERLAIN (Basil Hall) : *Things japonese.* — London Murray. 1902

B) — Ouvrages spéciaux.

ELISSEEV : *La peinture japonaise contemporaine.*

Bibliot. Hanoi :

— Saigon : M. 4477

— E. F. E. O :

GEERTS (A. J. C.) : *Les produits de la nature japonaise et chinoise.* — Tokyo. 1878-1883, 2 vol.

Bibliot. Saigon : M. 1899-1900

— E. F. E. O :

GONSE (Louis.) : *L'art japonais.* — Paris Alcide Picard.

Bibliot. Hanoi :

— Saigon : M. 431

— E. F. E. O :

- HEARN (Lafcadio) : *Le Japon*. — Paris. Mercure de France.
Bibliot. Hanoi :
— E. F. E. O :
- — *Le Japon inconnu*. Paris A. Michel, 1923.
Bibliot. Hanoi :
— Saigon : P. 1823
- — *Le Roman de la Voie Lactée*. — Paris Mercure de France
1922.
- KAWAKAMI (K. K.) : *Les problèmes du Pacifique et la politique japonaise*.
Paris 1924.
Bibliot. Hanoi
- Okakura (Kakuzo) : *Les idéaux de l'Orient : le réveil du Japon*. — Paris
Payot 1917.
Bibliot. Hanoi :
— Saigon : P. 2743
— E. F. E. O :
- REVON (Michel) : *Anthologie de la Littérature japonaise*. — Paris Dela-
grave 1918.
Bibliot. Hanoi :
- — *Le Shinntoisme*. — Paris 1907.
Bibliot. Hanoi :
— E. F. E. O :
- TEI-SAN : *Notes sur l'art japonais. Sculpture et ciselure*. — Paris Mercure
de France 1906.

Chapitre

Cartes :



TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Chapitre	I. — L'archipel japonais	7
—	II. — Les Ressources immenses du Yamato	9
—	III. — Les Races du Japon	16
—	IV. — Résumé de l'Histoire du Japon	19
—	V. — Les suites de la Révolution ; l'affranchissement du Japon .	23
—	VI. — Les Japonais chez lui	25
—	VII. — La Religion Nationale	32
—	VIII. — Les Belles Lettres en Yamato	36
—	IX. — Les Arts et les Sciences	45
—	X. — L'Agriculture	52
—	XI. — L'Industrie et le Commerce du Japon en 1920	54
—	XII. — Le Japon et l'Etranger	61
—	XIII. — La France au Japon	65
—	XIV. — L'Armée et la Marine japonaises	67
—	XV. — Les Colonies et Dépendances. La Corée. (H. C.)	71
—	XVI. — Les Colonies et Dépendances: Formose (Tai Wan). (H.C.)	75
—	XVII. — Sakhaline, Kouan Toung, Protectorats d'Océanie (H.C.).	78
—	XVIII. — Quelques Statistiques (H. C.)	82
	Conclusion	88
Cartes :	L'Empire japonais et ses possessions	90
	Le Japon	90
	La Corée	91
	Formose et Sakhaline	92

Annexe.

Monnaies, Poids et Mesures (J. B.).	93
Bibliographie (J. B.).	95



Imp. d'Extrême-Orient,
Hanoi. — 16244 - 2.600.



ASE